

## L'Expérience poétique ou la divine ambiguïté

Louis Morice

Volume 5, numéro 3, décembre 1972

Expériences poétiques du Québec actuel

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500252ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500252ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Morice, L. (1972). L'Expérience poétique ou la divine ambiguïté. *Études littéraires*, 5(3), 365–410. <https://doi.org/10.7202/500252ar>

## L'EXPÉRIENCE POÉTIQUE OU LA DIVINE AMBIGUÏTÉ

louis morice

Comment définir l'indéfinissable, enfermer dans des mots « un état du manque de mots »<sup>1</sup> ? Comme Mallarmé, sommé de donner une définition de la poésie, « je balbutie, meurtri<sup>2</sup> », avec, heureusement, la caution d'un poète et d'un philosophe : l'expérience poétique est, au sein d'un « état de l'âme presque surnaturel<sup>3</sup> » la *grâce* faite à l'homme, « rendu à l'éclatante vérité de son harmonie native<sup>4</sup> », de communier, au plus profond de son être réunifié, avec l'être des choses et avec l'Être. « Habiter poétiquement, cela ne veut-il pas dire se tenir en présence des dieux et être attaqué par la proximité essentielle des choses ?<sup>5</sup> ».

Expérience ontologique d'unité, qui, dans sa phase première ou originelle, n'est qu'un « Silence », *gros*, il est vrai du « Total de la Parole<sup>6</sup> » et qui ne s'achève qu'avec la Naisance du poème dans une expérience également ontologique du Langage.

**COMPOSER intérieurement  
et revenir au langage par un  
chemin très intérieur<sup>7</sup>.**

Tels sont, si bien posés — et *composés* — les deux « termes » (*a quo* et *ad quem*) d'un mouvement vital où l'unité, toujours instable, n'est éprouvée que *dialectiquement*, à

<sup>1</sup> Paul Valéry, *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, I, p. 375.

<sup>2</sup> Lettre à Léo d'Orfer, 27 juin 1884, *Correspondance*, II, p. 266.

<sup>3</sup> Baudelaire, *Fusées*, XI.

<sup>4</sup> Id., *Œuvres complètes*, Bibliothèque de la Pléiade, p. 914.

<sup>5</sup> Heidegger, *Qu'est-ce que la métaphysique ?*, trad. H. Corbin, NRF, 1938, p. 245.

<sup>6</sup> Valéry, *op. cit.*, I, p. 257.

<sup>7</sup> Id., *Cahiers*, III, p. 47.

travers une dualité. D'où la « divine ambiguïté<sup>8</sup> » d'un « état isi-anti, equi-opposé » dont parle Valéry<sup>9</sup> où la résonance de l'UN n'est obtenue qu'au moyen de l'accord de Deux, ordinairement divisés : Corps/Esprit — Silence/Parole — Nuit/Jour, Vide/Plein, etc. . . . Assez pour engendrer devant le gouffre ouvert, et souffert, de notre néant le sentiment du « divin ». « Les poètes, ces voyageurs en marche vers le voisinage de l'Être<sup>10</sup> », ne peuvent faire qu'ils ne tâtonnent dououreusement dans la Nuit. Aveugles précisément parce que Voyants.

Mais trêve de métaphysique ! « Désespérons de la vision nette en ces matières. Il faut se bercer d'une image<sup>11</sup> ». Et si « la création poétique tend vers le recouvrement de la situation paradisiaque primordiale<sup>12</sup> », quelle image lui conviendrait mieux, ou quel mythe, que celui de l'Eden ? Toujours vivant et actif au cœur des poètes comme la réminiscence d'une aventure personnelle, il n'a pas encore rejoint la catégorie des mythes morts qui n'ont plus rien à nous dire que leur vieille histoire : une « Fable ». Il contient « cette puissance cachée qui *fait* toutes les fables<sup>13</sup> » : la Poésie. Baudelaire l'a dit une fois pour toutes et pour tous, souverainement et nostalgiquement : « Tout poète lyrique, en vertu de sa nature, opère fatalement un retour vers l'Eden Perdu<sup>14</sup> ».

L'expérience poétique est ce retour — un voyage — et le poète, appelé, comme le premier Homme, à nommer toutes choses par leur Nom, un nouvel Adam, à la fois trop près et trop loin de Dieu, pour ne pas connaître la même et suprême tentation : « Vous serez comme des dieux ».

« En somme, je puis te dire que tout art est la mise en forme de cette fameuse parole : « *Et eritis sicut dii* » écrivait à son ami André Gide, Valéry (II., p. 1415).

<sup>8</sup> *Ibid.*, II, p. 96.

<sup>9</sup> *Ibid.*, XXVI, p. 349.

<sup>10</sup> Heidegger, *Lettre sur l'humanisme*, trad. R. Munier, Paris, Aubier, p. 115.

<sup>11</sup> Valéry, *O.C.*, I, p. 484.

<sup>12</sup> Mircea Eliade, *Mythes, rêves et mystères*, Paris, Gallimard, p. 33.

<sup>13</sup> Valéry, *O.C.*, II, p. 105.

<sup>14</sup> *Id.*, *O.C.*, p. 737.

---

**Le chemin I**

**Depuis le contact avec le réel, la  
pierre ramassée, les couleurs re-  
gardées, jusqu'à tant d'imagina-  
tions <sup>15</sup> I**

---

« Instant mystique <sup>16</sup> » d'une « Nuit abstraite et sainte <sup>17</sup> », capable de porter l'homme jusqu'aux *sommets/abîmes* de la plus haute — et déconcertante — métaphysique, l'expérience poétique ne commence pas cependant par l'abstrait, dans les ombres de la Caverne de Platon. Tout vrai poète, même le plus métaphysicien, tel Yves Bonnefoy, s'inscrit au contraire sur l'or de la plus chaude lumière, en « Anti-platon <sup>18</sup> » comme le Socrate valéryen qui, converti au sensible, et par le sensible à l'Art, devenu aux enfers « le juge de ses Enfers spirituels <sup>19</sup> » projette contre lui-même et sur son néant, un « Anti-Socrate <sup>20</sup> » : image de l'Artiste qu'il aurait pu et dû être et que, faute d'attention à son corps, il a « fait périr ». Trop longtemps l'*Esthétique*, dans sa poursuite de la Beauté idéale, n'avait « capturé que son ombre <sup>21</sup> ». Il faut la ramener, *étymologiquement*, par ses racines, à ce qu'elle est : une *Esthésique*, qui ne trouve son réel et son *sens* que dans les *sens*.

« *In principio erat la vue* <sup>22</sup> » écrit audacieusement Valéry, faisant ainsi de ce mot — à la fois tiré et détourné de St-Jean — parole d'Évangile : de son évangile et de celui de tous les poètes. « Au commencement, — c'est-à-dire avant le Verbe — était la vue », — qui pourtant ne se trouvera que dans la Parole, « ce sixième et ce plus haut sens <sup>23</sup> », qui n'est lui-même qu'un Regard. « Un regard-de-telle-sortes-qu'on-

---

<sup>15</sup> Valéry, *Cahiers*, I, p. 38.

<sup>16</sup> *Id.*, *Œuvres complètes*, I, p. 480.

<sup>17</sup> *Cahiers*, XII, p. 163.

<sup>18</sup> *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*, Poésie-Gallimard, p. 7.

<sup>19</sup> Valéry, *O.C.*, II, p. 140.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>21</sup> *Ibid.*, I, p. 1307.

<sup>22</sup> *Cahiers*, XXII, p. 203.

<sup>23</sup> Bonnefoy, *op. cit.*, p. 32.

---

le-parle<sup>24</sup> ». Regard parlé et parlant qui fera du poète « un homme chargé de voir *divinement*<sup>25</sup> ».

**Le Maître d'un regard profond a sur ses pas  
Apaisé de l'Eden l'inquiète merveille  
Dont le frisson final dans sa voix seule éveille  
Pour la Rose et le Lys le mystère d'un NOM<sup>26</sup>.**

« Regard » dont Mallarmé, avant de le recréer par la Parole, avait en prose dit la primauté :

**Je veux chanter une des qualités glorieuses  
de Gautier : le don *mystérieux* de voir avec  
les yeux (*ôtez mystérieux*). Je chanterai  
le Voyant qui, placé dans ce monde,  
l'a regardé ; ce qu'on ne fait pas<sup>27</sup>.**

Non seulement tout Mallarmé, mais la subtile essence de ce grand texte est dans « le miroitement en-dessous » de cette parenthèse. Elle nous suggère, comme on a pu le dire du langage, que s'il est un mystère des yeux, il n'y a pas dans les yeux de mystère. L'œil est un sens, et relevant, comme tel, de l'optique la plus précise.

**Voir se limite à la paume  
Des orbites, golfe idéal<sup>28</sup>.**

Mais trop souvent détournés, par le conventionnel ou l'utilitaire, de cette pure fonction de voir, « nous percevons plutôt selon un lexique que d'après *notre* rétine<sup>29</sup> ». De cet œil, qui devait être dans l'amoureuse fusion de « l'objet et du sujet<sup>30</sup> » un « miroir au cœur double<sup>31</sup> », nous faisons au contraire un lieu de chasse entre nos appétits et leurs proies — une espèce

<sup>24</sup> Francis Ponge, *le Parti pris des choses*, Poésie-Gallimard, p. 120.

<sup>25</sup> Mallarmé, *Œuvres*, Pléiade, p. 378.

<sup>26</sup> *Toast Funèbre*.

<sup>27</sup> *O.C.*, p. 1465.

<sup>28</sup> Éluard, *Œuvres complètes*, Pléiade, II, p. 677.

<sup>29</sup> Valéry, *O.C.*, 1, p. 1165.

<sup>30</sup> Baudelaire, *O.C.*, p. 1099.

<sup>31</sup> Éluard, *O.C.*, 1, p. 418.

de « miroir au alouettes » où ne viennent plus s'abattre que des oiseaux morts. Le sensible *vu*, est en lui dévoré par le *su*. Le *savoir* détruit le *voir*. L'homme est aveuglé par sa science.

Misère ! Maintenant, il dit : « Je sais les choses »  
Et va, les yeux fermés et les oreilles closes <sup>32</sup>.

*Voir* et *savoir* sont à réconcilier par un « savoir-voir » qui fera du *voir* un *savoir*.

Il nous faut voir ne pas voir noir [. . . ]  
Et de la vue sauvage faire une lumière <sup>33</sup>.

« Lueur *lustrale* d'un œil pur », dont parle Valéry <sup>34</sup> qui, lavant les objets et l'œil d'abord de toutes les scories déposées sur eux par l'habitude, ressuscite le *voir*. Nettoyage — « opération de la cataracte » disait Proust — qui a pour résultat de rendre à l'*esprit* lui-même, en lui redonnant des *yeux*, sa transparence et de l'ouvrir, non plus seulement par la « reconnaissance » de l'objet, mais par son « apparition », au vrai *savoir*. Ainsi voyait le primitif qui n'avait encore de « penser » que les yeux. Et l'enfant, ce primitif que nous fûmes, toujours présent dans ces « gisements profonds de notre sol mental <sup>35</sup> », l'enfant que Baudelaire nous invite à regarder, « l'œil fixe et animallement extatique <sup>36</sup> », absorbé — et l'absorbant comme un autre lait — dans sa sensation. Malheureusement,

L'enfant voit et ne sait  
L'homme sait et ne voit <sup>37</sup>.

Unissons les deux et nous aurons, tel que le définit Baudelaire, le poète : « Un Homme-enfant <sup>38</sup> ».

<sup>32</sup> Rimbaud, *Soleil et chair*.

<sup>33</sup> Éluard, *O.C.*, I, p. 677.

<sup>34</sup> *O.C.*, I, p. 1597.

<sup>35</sup> Marcel Proust, *À la recherche du temps perdu*, Pléiade, I, p. 184.

<sup>36</sup> *O.C.*, p. 1159.

<sup>37</sup> *Cahiers*, XIV, p. 467.

<sup>38</sup> *O.C.*, p. 1159.

« Ce qui semble le plus profond en nous, c'est ce qui ne fut pas éduqué, utilisé, » note Valéry<sup>39</sup>. Et le voici, naïvement, à ces profondeurs retrouvées, — comme en ces temps fabuleux de la « Grande Cybèle », évoqués par Rimbaud, quand,

**L'homme suçait, heureux, sa mamelle bénie  
Comme un petit enfant jouant sur ses genoux**<sup>40</sup>,

le voici — et de la même façon — buvant à la source :

**Sur les genoux de la Terre  
Boire le lait tranquille  
Et laisser aux feuilles dans le vent  
Leur ingénuité — sans souci de la pensée  
Laisser inculte la chose**<sup>41</sup>.

Personne peut-être n'a vécu plus *sensuellement* que Valéry, cette « expérience extatique de l'art<sup>42</sup> » fondée sur le *voir*. Il est par excellence le poète du regard — de tous les regards. « Mon problème essentiel fut, demeure d'instituer une science des *manières de voir*<sup>43</sup> » et si nombreuses soient-elles — et parfois ennemies — toutes, elles ont, chez lui, jusqu'au regard vide de M. Teste, la même origine : « L'Ange frais de l'œil nu<sup>44</sup> ». C'est là qu'elles naissent, de « cette vue première, élémentaire des choses, dans cet espace et dans ce temps qui sont nôtres<sup>45</sup> ». « Je possède un regard, un étonnement qui équivaut à un commencement, à une ignorance, à un état antérieur à ce que je sais<sup>46</sup> ». Tel est le voir pur, « originel », que « poète d'Origine », comme il s'appelle, il met aussi au « principe » de l'art. Qu'on relise le grand texte de *London Bridge*<sup>47</sup>, qui mériterait de devenir le « classique » de l'expérience poétique. C'est par les yeux et leur arrêt sur la route « transitive » qui le menait au travail, qu'elle commence. « Je

<sup>39</sup> *Cahiers*, IV, p. 5.

<sup>40</sup> *Soleil et chair*.

<sup>41</sup> *Cahiers*, III, p. 57.

<sup>42</sup> Maurice Blanchot, *l'Espace littéraire*, coll. « Idées », p. 197.

<sup>43</sup> *Cahiers*, XII, p. 564.

<sup>44</sup> *Profusion du soir*, I, p. 86.

<sup>45</sup> Éluard, *O.C.*, I, p. 1133.

<sup>46</sup> *Cahiers*, XIV, p. 468.

<sup>47</sup> *O.C.*, II, p. 512.

m'arrêtai pour regarder [...] Je fus arrêté par les yeux », cependant que fasciné, sentant « derrière soi trotter et s'écouler sans fin un peuple invisible d'*aveugles*, éternellement entraînés à l'objet immédiat de leur vie », il demeure, « perdu au milieu des trésors de son regard » entre la foule et l'eau . . . présent, absent . . . « coupable du crime de poésie sur le Pont de Londres. »

Instant de source ; et d'y avoir bu — en voyant ! — le poète aura toujours soif. « Tentation. Soif du Pont de Londres <sup>48</sup> ».

Mais si ce sont les *yeux ouverts* qui ouvrent l'art ; si, en retour, « une œuvre devrait toujours nous apprendre que nous n'avons pas vu ce que nous voyons <sup>49</sup> » — « les artistes nous faisant des yeux neufs <sup>50</sup> » — le voir pur est aussi un art, « un art tardif, *impraticable* <sup>51</sup> », pour des hommes pragmatiques, nés trop *tard* « dans un siècle trop vieux », pressés de courir à leurs *fins*.

**Arrêter un moment les mains occupées aux œuvres pratiques de la terre, obliger des hommes, absorbés par la vie lointaine de succès matériels, à contempler un moment autour d'eux une vision de formes, de couleurs, de lumière et d'ombre ; les faire s'arrêter, l'espace d'un regard, d'un soupir, d'un sourire, tel est le but difficile et fuyant, et qui n'est donné qu'à bien peu d'atteindre. Mais quelquefois par l'effet de la grâce et du mérite, même cette tâche-là peut être accomplie. Et lorsqu'elle est accomplie — ô merveille ! — toute la vérité de la vie s'y trouve : un moment de vision, un soupir, un sourire et le retour à un éternel Repos <sup>52</sup>.**

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 414.

<sup>49</sup> Valéry, *O.C.*, I, p. 1165.

<sup>50</sup> Éluard, *O.C.*, II, p. 513.

<sup>51</sup> *Cahiers*, VIII, p. 288.

<sup>52</sup> Joseph Conrad, cité par Roger Caillois, *Saint-Exupéry*, Préface, *Pléiade*, p. XX.



C'est dire que ce « don de voir avec les yeux », s'il est parfois une « grâce » qui crée le poète, peut et doit être *cultivé*, même par les plus *doués* qui — sauf les « inspirés » ! — n'ont jamais fait mystère de leur effort. « Être Voyant », dit Rimbaud, mais aussitôt après : « se *faire* Voyant ». Et lui-même nous avoue avoir « cultivé son âme déjà riche, plus qu'aucun <sup>53</sup> ». Étant d'ailleurs bien entendu que la *culture* n'est ici qu'un retour à la *nature* pour retrouver ces « organes de l'homme sauvage » atrophiés par « notre civilisation, mais que nous gardons en nous <sup>54</sup> ». « Les poètes dignes de ce grand nom réincarnent Amphion et Orphée <sup>55</sup> ». « Ils obéissent aux lois éternelles qui régissent les mythologies <sup>56</sup> ». C'est ici que ce « don de voir avec les yeux » ne laisse pas, comme l'avait d'abord noté Mallarmé, d'être « mystérieux ». Moins en soi, en tant sens *donné*, physiologiquement, que par tout ce qu'il *donne* — en retour d'ailleurs de ce qu'on lui *donne* — quand, par la sensation pure, détachée, on le délivre.

Rendu ainsi à soi et à nous, le regard se creuse et devient par « la réaction de tout le psychique à la présence de Présent frais <sup>57</sup> », le « lieu » mystérieux — en attendant « la formule » — de « je ne sais quelle combinaison subtile de la vérité optique de la présence réelle du sentiment <sup>58</sup> ». « Golfe idéal » où viennent se mirer, comme du ciel et de la terre, deux profondeurs, cependant qu'en nous, dans notre « être tout entier tendu vers l'extérieur et suspendu par son cœur <sup>59</sup> », un sens nouveau s'ouvre, et à lui relié, en dehors de nous, un nouveau monde. « Œil poétique <sup>60</sup> », dira Baudelaire. Flaubert : « Organe spécial qui tamise la matière et qui sans la changer la transfigure <sup>61</sup> ». Et, plus justement, avec les Surréalistes, Valéry (« l'imagination laissant à penser que nous avons un sixième sens <sup>62</sup> ») : « Imagination du regard <sup>63</sup> ».

<sup>53</sup> *Œuvres*, Pléiade, p. 254.

<sup>54</sup> Marcel Proust, *Jean Santeuil*, Cercle du Livre de France, III, p. 97.

<sup>55</sup> Valéry, *O.C.*, I, p. 651.

<sup>56</sup> Éluard, *O.C.*, II, p. 789.

<sup>57</sup> *Cahiers*, XIV, p. 654.

<sup>58</sup> Valéry, *O.C.*, II, p. 1312.

<sup>59</sup> *Cahiers*, XIV, p. 654.

<sup>60</sup> *O.C.*, p. 748.

<sup>61</sup> *Correspondance*, éd. Conard, III, p. 149.

<sup>62</sup> Éluard, *O.C.*, II, p. 618.

<sup>63</sup> Valéry, *O.C.*, II, p. 878.

Imagination qui n'est plus celle qu'il est convenu d'appeler « la Folle du logis », mais la Sage. Celle-là vagabonde, papillonnant à la surface du réel et de nous-mêmes. Celle-ci au contraire, faite d'une ruche et d'une abeille, nous *habite*, nous et le réel dont elle tire son miel, nous *travaillant* l'un par l'autre, nous par lui et lui par nous, dans tous les sens et par tous les sens, nous *donnant* ainsi à *voir*, à travers les images du monde, notre propre image. Mystérieux « mariage du réel et de l'imaginaire <sup>64</sup> », du visible et de l'invisible, de notre être et des êtres, qui nous enfante. Il nous donne aussi la mesure (qui est démesure) de ce « Regard charitable <sup>65</sup> », qui est un *don*, fait par nous à la plus humble des choses, et qui les *sauve*, cependant que, nous-mêmes, nous sommes « récompensés au centuple ».

**O récompense après une pensée  
Qu'un long regard sur le calme des dieux <sup>66</sup> !**

« D'une certaine façon, écrit Blanchot (après Valéry), je ne me sauve pas moins en voyant les choses que je ne le les sauve en leur ouvrant l'accès à l'invisible <sup>67</sup> ». D'où, sur le chemin d'Hudimesnil, cette réciproque tristesse du héros proustien et de ses trois arbres qu'il a vus, mais en surface, sans pénétrer leur secret :

« Je vis les arbres s'éloigner en agitant leurs bras désespérés, semblant me dire : Ce qui tu n'apprends pas de nous aujourd'hui, tu ne le sauras jamais. Si tu nous laisses retomber au fond de ce chemin d'où nous cherchions à nous hisser jusqu'à toi, toute une partie de toi-même que nous t'apportions tombera pour jamais dans le néant <sup>68</sup> ».

□ □ □

**Les cinq sens confondus c'est l'imagination  
Qui voit qui sent qui touche qui entend  
qui goûte <sup>69</sup>.**

<sup>64</sup> Éluard, *O.C.*, II, p. 618. Cf. Valéry, *O.C.*, I, p. 1939.

<sup>65</sup> Valéry, *O.C.*, I, p. 383.

<sup>66</sup> *Cimetière Marin*.

<sup>67</sup> *Op. cit.*, p. 197.

<sup>68</sup> Proust, I, p. 719.

<sup>69</sup> Éluard, *O.C.*, II, p. 678.

La seule vue n'épuise pas le « mystère » des yeux. Si même le regard pur peut aller si loin, tant du côté des êtres que de notre être, si dans l'esprit les images visuelles prédominent — « entre elles s'exerçant le plus souvent la faculté analogique <sup>70</sup> » qu'est l'imagination — c'est que cet « œil poétique » ne travaille pas seul, mais en collaboration avec tous les sens.

**Je regardais d'abord de ce regard qui  
n'est pas que le porte-parole des yeux, mais  
à la fenêtre duquel se penchent tous les sens, anxieux  
et pétrifiés, le regard qui voudrait tou-  
cher, capturer, emmener le corps qu'il  
regarde et l'âme avec lui <sup>71</sup>.**

En quoi le poète ressemble encore à l'enfant, en qui « des correspondances s'établissent entre les différents sens <sup>72</sup> ». Mais alors que chez l'enfant elles sont le fait, brut, d'un réseau sensoriel non diversifié, chez le poète en qui « les sensations se réfèrent à quelque lieu de cette enceinte dont le centre pense et se parle <sup>73</sup> », elles chantent l'harmonie première retrouvée :

**Ô métamorphose mystique  
De tous mes sens fondus en UN. . . <sup>74</sup>.**

« Immense et raisonné dérèglement de tous les sens <sup>75</sup> » (« Dans le poète l'Oreille parle, La bouche écoute . . . <sup>76</sup> »), qui n'est dérèglement que par excès de réel — par retour, au-delà des normes — et des bornes — de la raison discursive, aux routes, chantées par Éluard — « grandes conspiratrices, routes sans destinée [. . .] routes de brises et d'orages » <sup>77</sup> — de la « Raison Poétique » <sup>78</sup>, qui autant que Raison

<sup>70</sup> Valéry, *O.C.*, I, p. 1166.

<sup>71</sup> Proust, I, p. 141.

<sup>72</sup> Valéry, *O.C.*, II, p. 922.

<sup>73</sup> *Id.*, I, p. 866.

<sup>74</sup> Baudelaire, *Tout entière*.

<sup>75</sup> Rimbaud, *O.C.*, p. 254.

<sup>76</sup> Valéry, *O.C.*, II, p. 547.

<sup>77</sup> Éluard, *O.C.*, I, p. 186.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 941.

est « Dérison »<sup>79</sup>. C'est à elle et non au haschich — bien qu'il ait pu lui demander parfois des « adjuvants » — que Rimbaud doit d'être entré dans la voie intérieure du « Verbe accessible à tous les sens ». « La première étude de l'homme qui veut être poète est sa propre connaissance, entière ; il cherche son âme, il l'inspecte, il la tente, il l'apprend ».

C'est pourquoi le poète n'est pas seulement un « naïf », comme l'enfant, mais « le suprême Savant »<sup>80</sup> — « professeur dans ses cinq sens, dira Lorca, les cinq sens corporels dans cet ordre : vue, tact, ouïe, odorat et goût<sup>81</sup> ». Hiérarchie discutable, sauf pour la vue qui, à la fois première et dernière, « assume en quelque sorte la fonction de la simultanéité, c'est-à-dire de l'Unité, telle quelle<sup>82</sup> ».

Fonction *cosmique* qui fait de l'œil non seulement le plus *spirituel* de tous les sens — leur « conscience » — mais de son « orbite », une sorte de lieu géométrique, point de convergence du corps, de l'esprit et du monde.

« Je regarde de tout mon corps » peut écrire Valéry. « Je me sens alors enveloppé de tous les *mouvements-voyants* de mon corps qui se transforment les uns dans les autres et le reconduisent invinciblement à la même situation centrale<sup>83</sup> ».

*Corps regardant*, véritable « microcosme », qu'Eupalinos, dans sa prière, peut situer, comme son cœur, au cœur du MONDE, tous les deux battant au même rythme :

---

**Ô mon CORPS, [. . .] Instrument vivant de la  
vie, vous êtes à chacun de nous l'unique  
objet qui se compare à l'Univers. La Sphère  
tout entière vous a toujours pour centre :  
ô chose réciproque de l'attention de tout  
le ciel étoilé, vous êtes bien la mesure  
du Monde, dont mon âme ne me présente que  
le dehors<sup>84</sup>.**

---

<sup>79</sup> Valéry, *O.C.*, II, p. 268.

<sup>80</sup> Rimbaud, *O.C.*, p. 254.

<sup>81</sup> Lorca, *l'Art poétique*, Seghers, p. 628.

<sup>82</sup> Valéry, *O.C.*, I, p. 865.

<sup>83</sup> *Ibid.*

<sup>84</sup> *O.C.*, II, p. 99.

Amoureuse réciprocité du regardant et du regardé, par quoi le monde se transfigure et redevient Mythe : « Un *Argus* aux cent yeux [. . .]. Le Cosmos serait l'*Argus* et chaque œil, un homme<sup>85</sup> ». Un *œil homme* qui est monde : le « monde des yeux » où se mire le monde.

Mon œil quoiqu'il s'attache au sort souple des Mondes  
Et boive comme en songe à l'éternel verseau  
Garde une chambre fixe et capable des mondes. . .<sup>86</sup>

Ainsi Baudelaire, mettant en quelque sorte en « orbite » autour de ses yeux — qui, en même temps qu'ils le créent, le réfléchissent — le grand « paysage apothéosé » de la *Vie antérieure* :

Les houles en roulant les images des cieux  
Mêlaient d'une façon solennelle et mystique  
Les tout-puissants accords de leur riche mystique  
Aux couleurs du couchant reflété par mes yeux.

Ainsi, Valéry, « tout entouré de son regard marin », regard extatique d'un œil, comme *exorbité*, embrassant toute l'étendue physique et métaphysique, glissant du « toit tranquille où marchent des colombes » (sensation pure, s'il en fût !) au « TOIT » scintillant d'un « Temple », construit par les yeux *dans* et *sur* la mer avec les matériaux les plus purs (eau, air, feu, terre), « Temple simple à Minerve », où, dans un mouvement de va-et-vient, du cercle au centre et du centre au cercle, formé et fermé par l'horizon, tour à tour, il s'exalte et se recueille :

Ô mon Silence . . . Sanctuaire dans l'âme  
Et comble d'or aux mille tuiles, Toit<sup>87</sup> !

« Ceux qui ne sont pas poètes ne comprennent pas ces choses<sup>88</sup> », écrit Baudelaire, avant d'entrer dans le « Temple »

<sup>85</sup> *Cahiers*, IV, p. 143.

<sup>86</sup> Valéry, *Profusion du soir*.

<sup>87</sup> *Cimetière marin*.

<sup>88</sup> *O.C.*, p. 704.

de cette Harmonie universelle, comme pour écarter les « profanes ». On peut donc s'étonner qu'un critique, comme M. Mounin, qui, au demeurant est poète, ne les comprenne pas. Parlant du célèbre sonnet des *Correspondances*<sup>89</sup>, il en détruit non seulement la stricte « architecture », mais les « correspondances » elles-mêmes. Libre à lui de rejeter, comme il le fait — un peu trop dédaigneusement — « la symbolique ésotérico-allégorique des quatrains ». Mais affirmer qu'elle n'a « rien de commun avec la loi psychologique contenue dans le premier tercet », et en privilégier « les deux grands vers annonciateurs » :

**Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants  
Doux comme des hautbois, verts comme des prairies,**

c'est, en réduisant les « correspondances » au seul psychisme du poète, soit aux « synesthésies », les couper de leur véritable source : l'expérience poétique qui, par cette unité avec le monde, met le poète en possession des profondeurs de sa « Psyché ». Qu'on le veuille ou non, cette « loi psychologique et poétique » des synesthésies n'a de sens pour Baudelaire que fondées sur la « mystique » de ce « symbolisme », même si on peut le trouver — du dehors — « assez banal et convenu ». C'est d'ailleurs dès le deuxième quatrain — dont les tercets ne sont que l'illustration — qu'elle est formulée, au vers 8, axe du sonnet : « les parfums, les couleurs et les sons se répondent ». Et bien avant l'orchestration finale où ce grand vers, posé et entendu, au plus profond du psychisme du poète, en écho à la grande harmonie du monde, retentit à travers tout le Temple de la Nature — et du poème :

**Comme de longs échos qui de loin se confondent  
Dans une ténébreuse et profonde unité  
Vaste comme la nuit et comme la clarté,  
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.**

□ □ □

**L'éveil de soi, au milieu des beautés et des  
profondeurs du langage natal<sup>90</sup>.**

<sup>89</sup> *Communication poétique*, Gallimard, p. 87.

<sup>90</sup> Valéry, *O.C.*, I, p. 1421.

« Cet univers total que le poète sent et croit exister autour de sa sensation, masqué et révélé par elle <sup>91</sup> », n'a pas encore, à ce stade, atteint sa suprême dimension. Il la trouvera quand *l'esprit et les sens*, faisant échange de leurs communes richesses, chanteront aussi leurs « *transports* ».

**Que d'idées si on laissait faire la sensation <sup>92</sup> !**

Malheureusement pour les idées, trop vite coupées de leurs racines — de terre et de chair — on ne la laisse pas faire. De « première » qu'elle était, devenue simplement « matière première », elle ne sert plus qu'aux opérations abstractives de la raison. Ce qui sort de cet « alambic » : rien moins qu'une essence, un résidu : cette idée dépulpée, décharnée, bonne pour la prose : le concept. « *Ce qui se conçoit bien* ! . . . »

Heureusement, le poète est là qui veille, « l'œil parcourant les *objets* ou les *mots*, plus ou moins chargés d'éveil et d'intelligence <sup>93</sup> », et qui, en même temps qu'il « regarde de tout son corps », veut aussi, « *penser* avec tout son corps — « ce qui fait une pensée pleine et à l'unisson, comme ces cordes de violon vibrant immédiatement avec sa boîte de bois en creux <sup>94</sup> » — et précisément par ce vide. Revenant, ainsi qu'à l'Eden, au « PARADIS du Langage <sup>95</sup> », et par un « chemin très intérieur », le poète, abouché au cosmos et bouche du monde muet, « trouve son expression, non plus en cherchant les mots, mais au contraire, en se mettant dans un état de silence et en faisant passer sur lui la *nature*, les espèces sensibles qui accrochent et qui tirent <sup>96</sup> ». « *Mystérieuse Arachné*, au milieu des réseaux et des secrètes harpes qu'il s'est faites du langage <sup>97</sup> », il guette.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 865.

<sup>92</sup> *Cahiers*, VII, p. 787.

<sup>93</sup> Valéry, *O.C.*, I, p. 373.

<sup>94</sup> Mallarmé, *Correspondance*, I, p. 249.

<sup>95</sup> Valéry, *O.C.*, I, p. 457.

<sup>96</sup> Paul Claudel, *Œuvres en prose*, Pléiade, p. 519.

<sup>97</sup> Valéry, *O.C.*, I, p. 484.

**Je regarde la mer en furie. Et le dictionnaire caché, tapi dans l'Être de lettres, veut à chaque plus beau coup joué par les lames et gagné par les yeux, lâcher un vol de mots dans la région sensible et éclaircie où passe dans la lumière spirituelle ce qui se fait articuler et écrire . . . À chaque instant, un événement verbal veut répondre à l'événement physique et visuel <sup>98</sup>.**

C'est ainsi que le poète « solitaire vigie <sup>99</sup> », situé « sur les frontières de l'âme et de la voix <sup>100</sup> », « entre le vide et l'événement pur <sup>101</sup> » entre les mots et les choses, non pour les séparer, mais pour les unir, a pour fonction de « tirer le logos vivant qui se prononce silencieusement dans chaque chose sensible, en *épousant*, dans une participation charnelle à son sens, sa manière de signifier <sup>102</sup> ». Amoureuse fusion qui, à rebours de la démarche discursive, s'opère silencieusement entre la matière et l'esprit, dans le regard du poète, comme cette rencontre d'un parfum et d'un « moi ».

**. . . l'odeur de la fleur fraîchement ouverte et forte me cache une pensée et un problème et le sentiment soucieux de toutes les choses qui sont moi, faisant de moi et sur le champ et dans l'instant un appel de parfum jusqu'au fond de l'âme présente . . . <sup>103</sup>.**

Harmonieux transfert du matériel au spirituel, du spirituel au matériel par une « fécondation, l'un par l'autre, dans le désir <sup>104</sup> ».

<sup>98</sup> *Cahiers*, XVII, p. 470.

<sup>99</sup> Mallarmé, *Cantique de Saint-Jean*.

<sup>100</sup> Valéry, *O.C.*, I, p. 1492.

<sup>101</sup> *Cimetière marin*.

<sup>102</sup> Maurice Merleau-Ponty, *le Visible et l'invisible*, Gallimard, p. 261.

<sup>103</sup> *Cahiers*, IV, p. 798.

<sup>104</sup> Claudel, *op. cit.*, p. 1395.



Toutes ces choses pensent par moi ou je pense par elles (car dans la grandeur de la rêverie, le *moi* se perd vite !). Elles pensent, dis-je, mais musicalement et pittoresquement, sans arguties, sans syllogismes, sans déductions <sup>105</sup>.

« Bonheur qu'a la terre de ne pas être *décomposée* en matière et en esprit », qui fut un jour révélé à Mallarmé, mieux qu'à travers un chant d'oiseau ou de femme, par la Voix même de cette Terre, entendue « dans le son *unique* du grillon <sup>106</sup> ». Composition — ou plutôt re-composition d'un monde décomposé — où « habite » l'*esprit* de la poésie — et, virtuellement, sa *lettre*, si la poésie, comme l'écrit justement Élie Faure, veut dire « incorporation à l'esprit de la matière qui le crée et qu'il recrée lui-même et transfigure dans un échange continu <sup>107</sup> ».

« Admirable échange ! Épousailles du Corps et de l'esprit » célébrées par un langage et un univers en fête, où se reproduit analogiquement — le Verbe devenant chair et la chair Verbe — le mystère de l'Incarnation. Merveilleuse « aventure » cosmique, où, si le *moi* premier et individuel « se perd vite », un autre naît, fils de cette union, véritable Androgyne — comme Adam — capable, par cette fusion en lui d'*animus* et d'*anima* (au sens jungien) non seulement « d'une pensée qui a les deux sexes : qui se féconde et se porte elle-même <sup>108</sup> », mais aussi de « donner à la voix en acte une sorte de vie propre, autonome, intime, impersonnelle, c'est à dire *personnelle* — *uni-verselle*, par opposition à *personnelle* — accidentelle <sup>109</sup> », le MOI POÈTE, qui en réalité est un SOI.

SOI. — L'âme, Phèdre, est cette étrange faculté qui de temps en temps nous rend le corps et l'esprit résonnants l'un par l'autre <sup>110</sup>.

<sup>105</sup> Baudelaire, *le Confiteur de l'artiste*.

<sup>106</sup> *Correspondance*, I, p. 250.

<sup>107</sup> *L'Esprit des formes*, J.-J. Pauvert, II, p. 42.

<sup>108</sup> Valéry, *O.C.*, II, p. 514.

<sup>109</sup> *Cahiers*, VII, p. 71.

<sup>110</sup> *Cahiers*, XVI, p. 907.

Un « Soi » qui par la médiation du « Corps » est aussi, comme dit Jung, un « SOI-MONDE ». Et son premier cri — comme d'un « nouveau-né » — le révèle qui, dans une véritable ivresse « cosmico-ontologique » nous dit cette double naissance : de SOI au MONDE et du MONDE en SOI et par SOI :

**Je suis ce que je suis  
Je suis ce que je vois <sup>111</sup>**

Qu'on le nomme comme on voudra : « MOI Orphique <sup>112</sup> », « Moi Mythique <sup>113</sup> », « Moi Édénique », ou « Adamique » : tous ces noms peuvent lui convenir qui suggèrent assez l'étrangeté de ce « Total fabuleux <sup>114</sup> » et la résurgence en lui du « primitif ». « Moi transcendantal », disait plus justement Novalis, qui, « éloignant l'individu de toute particularité autre que celle d'être maître et centre de SOI <sup>115</sup> », transcende aussi tous les noms, n'étant plus « ce Stéphane que tu as connu, comme l'écrivait Mallarmé, au sortir de ses « Nuits désespérées et ravies », mais une aptitude qu'a l'Univers spirituel à se voir et à se développer à travers ce qui fut MOI <sup>116</sup> ». Il n'a pas plus de nom que ces « choses innommables <sup>117</sup> » — et rendues telles précisément par cet « œil pur [qui] efface les noms qui sont sur les choses <sup>118</sup> » — au sein desquelles nous l'avons vu naître. Mieux vaut donc, si « tout ce qu'on peut dire de la sensation pure, c'est qu'elle est origine <sup>119</sup> », le laisser lui-même, dans sa pureté ontologique, à ce qu'il est, originel et origine, promesse au sein de ce « Chaos » primordial — du Monde et de SOI — d'une nouvelle *Genèse*, ou tout simplement, comme le fait Valéry, ne le désigner que par les initiales des trois « puissances » qui en lui « compo-

<sup>111</sup> Valéry, *O.C.*, II, p. 514.

<sup>112</sup> Charles Mauron, *Des métaphores obsédantes au mythe personnel*, José Corti, p. 239.

<sup>113</sup> B. de Schloezer, in *Chemins actuels de la critique*, Coll. 10-18, p. 97.

<sup>114</sup> Valéry, *O.C.*, I, p. 1135.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 1179.

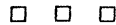
<sup>116</sup> *Correspondance*, I, p. 241.

<sup>117</sup> Jean-Paul Sartre, *La Nausée*, Livre de Poche, p. 127.

<sup>118</sup> *Cahiers*, XIX, p. 302.

<sup>119</sup> *Ibid.*, XV, p. 770.

sent » et qu'il « compose » : C.E.M. (Corps, Esprit, Monde) — manière, au demeurant très moderne, de nommer cet « homme très ancien » qu'est un poète. Et très jeune : « Jeunesse de cet Être-ci, MOI <sup>120</sup> ».



L'œil et sa Mystique (*Cah.* XI, 518)

De cet être à l'Être, par la médiation du regard, il n'y a pas loin. C'est paradoxalement parce que elle ne *passé pas*, mais qu'elle est arrêt, « pour la durée d'un temps qui a des limites et pas de mesure », que la sensation pure se *dépasse*, nous donnant à « voir de nos yeux quelque chose de métaphysique <sup>121</sup> », comme nous le dit encore une fois, pour tous les poètes, Valéry. Nouvelle ambiguïté d'un regard « clairvoyant et aveugle <sup>122</sup> », ouvert et fermé sur l'Invisible, dont parle Éluard, et sur laquelle ce poète a fondé toute sa « dialectique ». Et Proust, l'« Aventure » de son héros. En quête d'un « sujet philosophique pour une grande œuvre littéraire <sup>123</sup> », longtemps, il le cherche, en vain, là où, sous l'influence de l'École, il croyait qu'il résidait : du *côté* « des vérités abstraites » et générales, jusqu'au jour il découvre — illumination finale en même temps qu'expérience poétique ! — qu'il était là, du *côté de chez Swann* ou des *Guermantes*, sous ces impressions sensorielles pures — « un toit, un reflet de soleil sur une pierre, l'Odeur d'un chemin <sup>124</sup> » — qui le « faisaient s'arrêter, en extase, le forçant « à regarder, à respirer, à tâcher d'aller avec sa pensée *au-delà* de l'image ou de l'odeur <sup>125</sup> ». Manière de voir, qui fut toujours celle de Proust (même et surtout quand il nous dit les errances de son héros) et qui le portant « *au-delà* de ce qu'il voyait <sup>126</sup> », commande le « point de vue métaphysique » qui, de son propre aveu, domine dans son œuvre.

<sup>120</sup> Rimbaud, *Angoisse (les Illuminations)*.

<sup>121</sup> *Cahiers*, VII, p. 380.

<sup>122</sup> *O.C.*, II, p. 678.

<sup>123</sup> *À la recherche . . .*, I, p. 179.

<sup>124</sup> *Ibid.*, p. 178.

<sup>125</sup> *Ibid.*

<sup>126</sup> *Ibid.*

Bonne et belle leçon donnée à ces philosophes désincarnés et à ces romanciers soi-disant « psychologiques », qu'il appelle assez cruellement « matérialistement spiritualistes <sup>127</sup> », qui, eux aussi, cherchant l'être, loin de la sensation, à travers des analyses abstraites, le manquent.

« Être, Messieurs de l'École, leur dit de son côté ironiquement Valéry, ce n'est qu'une sensation qui est souvent je ne sais quel frisson sur nos épaules, à entendre le vent vif et violent agir <sup>128</sup> ».

Philosophant — plus que réellement et *amoureusement* philosophes — ils ne savent pas, première Sagesse, s'arrêter, pour s'en nourrir en les savourant, dans « toutes les choses qu'il y a dans l'Instant [...] ». Tout ce dont s'occupent ces philosophes se passe entre le regard qui tombe sur un objet et la connaissance qui en résulte. . . pour finir toujours prématurément <sup>129</sup> ». Pauvre connaissance d'une raison discursive qui elle-même passe, ou vient se perdre dans « des mots, des mots, des mots » — comme dirait Hamlet — qui, eux-mêmes, privés d'être, sont non plus au commencement mais à la fin de toutes choses. Arrêté au contraire dans la sensation, un poète comme Valéry (et c'est là précisément le « Valérisme ») ne prétend nullement connaître — mais « *co-naître* » et « revenir ainsi aux sources mêmes de la connaissance <sup>130</sup> » — et d'abord par l'*être*, fondement de toute réflexion philosophique, saisi, dans la sensation pure « qui n'est qu'origine <sup>131</sup> », à ce point pur, originel de son premier jaillissement. Intuition ou regard, dans toute la force du terme, qui ne peut être que métaphysique. « Par les yeux qu'apprenons-nous de chaque chose, sinon ce qu'elle est ? <sup>132</sup> ». « La sensation pure est le réel ; rien d'autre ne l'est <sup>133</sup> ». « Être, c'est la notion qui résulte de la sensation quand nous la pensons en elle-même

<sup>127</sup> À la recherche . . . , III, p. 898.

<sup>128</sup> Cahiers, XXVII, p. 482.

<sup>129</sup> Valéry, O.C., II, p. 97.

<sup>130</sup> Cahiers, XII, p. 256. V. Jacques Maritain, *Situation de la poésie* (Desclée de Brouwer), p. 148 : « Il y a une connaissance poétique du monde, mais elle n'est pas pour connaître le monde, elle est pour révéler obscurément à lui-même et féconder dans ses sources spirituelles le sujet créateur. »

<sup>131</sup> Valéry, Cahiers, XV, p. 770.

<sup>132</sup> Claudel, *Théâtre*, Pléiade, I, p. 617.

<sup>133</sup> Valéry, Cahiers, XXIX, p. 897.

et non comme signe <sup>134</sup> ». C'est précisément parce qu'elle a cessé de signifier utilitairement ceci ou cela (comme ce *vert* qui dit : « Passez » ; ce *rouge* : « Attendez ») que, se signifiant elle-même, la couleur nous parlant couleur, elle est rendue à ce qu'elle est. « Alors la qualité d'être vert, comme séparée de tout autre et de ses aspects relatifs, cesse d'être apparence et devient visage, même dans sa lumière incolore, de l'être presque saisi <sup>135</sup> ». Mystérieuse métaphysique qui saisit l'être, contrairement à la démarche platonicienne, par et dans le physique et qu'aussi bien Valéry appelle le plus souvent une « Mystique » : « Mystique étrange de l'objectivité ou des sensations <sup>136</sup> », qu'il oppose et préfère à la « Mystique de l'intériorité », celle de tous ceux, ascètes ou philosophes, qui s'évertuent — et se tuent — à penser sans ou contre leur corps et qui ne trouvent au fond de leurs « enfers spirituels » que le néant. Deux mystiques entre lesquelles nous verrons se creuser d'obscurs et de dangereux chemins — l'axe même de l'« Univers Valéryen » — et que le poète a justement situées, comme ses deux pôles, l'un positif, l'autre négatif, à ses « antipodes » : « d'un côté summum d'abstraction ; de l'autre, summum d'adhésion au concret, retour vers un mode d'être tout spontané et qui coïncide avec sa propre durée <sup>137</sup> ». C'est là, dans le concret, que « revenant (par la sensation) du familier à l'étrange, il *affronte* le réel <sup>138</sup> ». Et c'est cela que Valéry entend par « méditer en philosophe ». Non plus le *front* dans les mains, sous cette « forme pensive » où le corps est absorbé par l'esprit, mais le *front*, collé au réel — et se colletant avec lui — par les yeux. Philosophie ou métaphysique première qui n'est pas loin, comme chez les Pré-socratiques, de la poésie, qui elle-même, à ce point pur de son contact avec le vif de l'être, « où les choses mêmes sont pleines d'idées <sup>139</sup> », n'étant encore qu'ontologie, dans une adhésion totale à ce qui est.

Merveilleuse *Ontophanie* qui ne trouve son lieu et son heure qu'en dehors de ces « heures vulgaires où nous nous servons

<sup>134</sup> *Ibid.*, V, p. 449.

<sup>135</sup> Yves Bonnefoy, *Rimbaud*, Seuil, p. 66.

<sup>136</sup> *O.C.*, I, p. 541 ; II, p. 1305, 1319.

<sup>137</sup> *Cahiers*, XXVII, p. 504.

<sup>138</sup> Valéry, *O.C.*, p. 501.

<sup>139</sup> *Cahiers*, VII, p. 97.

des choses pour notre usage, oubliant ceci de pur, qu'elles *soient* <sup>140</sup> », quand, sortis de « ce monde de flèches et de signes [ . . . ], notre âme appartenant au seul monde des yeux, nous entrons comme dans un pays inconnu au sein du réel pur <sup>141</sup> ». Les choses alors — dénommées, en attendant, comme après une nouvelle naissance, un nouveau nom — ne paraissent ni ne se reconnaissent ; elles *apparaissent*, au-delà ou « dans la profondeur de l'apparence », « environnées tout simplement de la Beauté qu'il y a à être <sup>142</sup> », c'est-à-dire, selon la définition toute métaphysique que St-Thomas donne de la Beauté, dans « la Splendeur de leur Forme ».

**Les choses n'ont pas de bornes, pas de grandeur.  
Elles ne se rattachent à rien.  
Elles *sont, sont, sont* ; et il faut se réveiller  
de leur *être* pour les *reconnaître* <sup>143</sup>.**

Balbutiement, dans le dépouillement tout ontologique du langage, d'un poète, pris comme de vertige, devant ce gouffre de l'être.

**Comme je sens à cette heure-là la profondeur  
de l'apparence (je ne sais l'exprimer). Et  
c'est ceci qui est poésie. Quel étonnement  
que tout *soit* et que Moi je *sois* <sup>144</sup>.**

Obscure et réciproque révélation de l'être des choses et de notre être, qui, d'où qu'elle vienne, de nos yeux ou de l'artiste qui a vu pour nous, nous « montre » — sans le montrer, nous faisant, en même temps que voyants, aveugles et muets — « un intérieur métaphysique <sup>145</sup> ». Silence et nuit où, comme une explosion de l'être sous le langage, se cherche à travers une « forme » qui se voudrait un reflet de la « Forme » invisible contemplée et comme imprimée en nous, une nouvelle Parole.

<sup>140</sup> Claudel, *Œuvre poétique*, Pléiade, p. 85.

<sup>141</sup> Valéry, II, p. 514.

<sup>142</sup> Proust, *Jean Santeuil*, I, p. 185.

<sup>143</sup> Valéry, *Cahiers*, I, p. 691.

<sup>144</sup> *Ibid.*, XII, p. 190.

<sup>145</sup> Éluard, *O.C.*, II, p. 678.

Encore plus pures bientôt se dressèrent  
 Les formes. La mesure faite grâce,  
 Elles furent le reflet de leurs essences <sup>146</sup>,

écrit le poète Jorge Guillén, dans *Profond Miroir*.

Relation transcendante entre ces « formes » et ces « essences », qui fonde « cette métaphysique qu'est la poésie », dont parle M. Proust à son ami F. Gregh. Même s'il entre quelque peu d'exagération dans l'éloge qu'il lui fait de « la merveilleuse pièce appelée *Une fleur* et dont les dix derniers vers, par le soudain approfondissement de la pensée et l'éternité atteinte dans cette petite fleur, sont parmi les choses les plus complètement belles que tu aies écrites <sup>147</sup> », l'Éloge reste — de la Poésie. N'est-elle pas, comme le dit Heidegger, « une consécration et un lieu sûr où d'une façon toujours nouvelle le Réel fait présent à l'homme de sa splendeur jusque là cachée <sup>148</sup> » — par la médiation du poète qui « par son adhésion totale à ce qui est, tient pour nous liaison avec la permanence et l'unité de l'être <sup>149</sup> ».

Tel est l'*esprit* du Haï-kaï japonais, où « les choses sont honorées dans leur mystère incommunicable, celui par lequel elles sont <sup>150</sup> », et qu'on a pu justement définir comme « l'acte et le lieu d'une illumination, grâce à laquelle le poète, puis son lecteur, communiqueraient avec la vie intime des choses et y découvrirait un sens <sup>151</sup> ».

Détesté d'ordinaire  
 Que le corbeau lui-même  
 Est beau les matins de neige ! (Bashô).

*Esprit* qui impose sa lettre : une forme modelée sur cet arrêt extatique dans l'être, brève et fixe : trois vers, dix-sept syllabes, exhalés comme un souffle — « ce que certains

<sup>146</sup> Cité par Caude Vigée, *Révolte et louanges*, José Corti, p. 173.

<sup>147</sup> À Fernand Gregh, 4 juin 1904, *Revue des Deux Mondes*, 1954, p. 292.

<sup>148</sup> *Les Chemins ne mènent nulle part*, trad. F. Fédier, Gallimard, p. 245.

<sup>149</sup> Saint-John-Perse, *Discours de Stockholm*.

<sup>150</sup> Claudel, *Œuvres en prose*, p. 1118.

<sup>151</sup> J.-P. Attal, *l'Image métaphysique*, Gallimard, p. 330.

mystiques japonais appellent le sentiment du Ah !<sup>152</sup> » Forme dont tous les vrais poètes nous offrent, à certains moments de feu, sous des règles moins strictes, l'équivalent. « De l'âme pour l'âme », demandait Rimbaud ; et que de fois, chez lui, comme chez d'autres, le langage est « réduit à s'exhaler par un cri, un bond<sup>153</sup> » — « Ah ! l'enfance, l'herbe, le lac sur les pierres !<sup>154</sup> » dans une « simple nomination qui semble permettre une participation immédiate et plus *aveugle* à ce qui est<sup>155</sup> ».

**Avec l'achaine, l'anophèle, avec les chaumes  
et les sables, avec les choses les plus frêles,  
avec les choses les plus vaines, la simple  
chose, la simple chose que voilà,  
la simple chose d'être là, dans  
l'écoulement du jour<sup>156</sup>.**

**En voyage, nous rendons à chaque être, à chaque  
objet sa valeur de miracle. Je décris et je dis :  
Voici qui est rouge, qui est bleu, qui est vert.  
Ceci est la montagne et les fleurs<sup>157</sup>.**

Instants de verbe humain brusquement chargés de lumière qui suggèrent d'une manière épiphanique « l'être d'une impression ». « Un Ciel ! un trait de foudre. En somme tout ce qui vaut dans la vie est *essentiellement* bref. Essentiellement, c'est ici le point, le mot, le nœud. On peut rêver sur cette brièveté essentielle.<sup>158</sup> » « Si nous habitons un éclair, il est le cœur de l'Éternel,<sup>159</sup> » écrit le poète de cette « immédiateté » fulgurante, René Char.

À cette plongée dans l'« œil et sa mystique » — ou sa métaphysique — l'histoire du héros proustien, nous avait servi d'« ouverture », celle du héros sartrien de la *Nausée* — qui s'achève d'ailleurs sur une « transcendance » — n'est pas

<sup>152</sup> Claudel, *op. cit.*, p. 524.

<sup>153</sup> *Cahiers*, XXIII, p. 881.

<sup>154</sup> *Une saison en enfer* (« Nuit d'enfer »).

<sup>155</sup> Bonnefoy, Rimbaud, p. 66.

<sup>156</sup> Saint-John-Perse, *Exil*, Gallimard, p. 160.

<sup>157</sup> Albert Camus, *Essais*, Pléiade, p. 57.

<sup>158</sup> Valéry, *O.C.*, II, p. 211.

<sup>159</sup> *Fureur et mystère*, Poésie-Gallimard, p. 198.



moins exemplaire. Les deux expériences se répondent, de Marcel et de Roquentin, fondées qu'elles sont sur le phénomène de la sensation pure qui, parce qu'elle ne *pass*e pas (« la souche noire ne passait pas ; elle restait là <sup>160</sup> ») finit par se *dépasser*, provoquant chez l'un et chez l'autre les mêmes réactions existentielles. Au premier sentiment d'étrangeté et d'effroi qu'éprouve le héros proustien à changer de lieu (qu'on se rappelle le soir presque tragique de son arrivée à Balbec) correspond chez Roquentin un même état de frayeur et de stupeur, — l'« extase horrible <sup>161</sup> » — devant ce « tas d'existants <sup>162</sup> » qui n'ont d'autre raison d'être que leur « être-là » :

**Les choses se sont délivrées de leurs noms. Elles sont là grotesques, têtues, géantes et ça paraît imbécile de les appeler des banquettes ou de dire quoi que ce soit sur elles : je suis au milieu des Choses, les Innommables <sup>163</sup>.**

jusqu'aux « moments parfaits » de l'« extase heureuse » (réplique de l'Illumination du *Temps retrouvé*) qui, préparée de loin par quelques éclairs intermittents, fait briller sur cette masse, devenue moins opaque, un reflet de l'être :

**Et tout à coup le voile se déchire, j'ai compris, j'ai vu [. . .]. Le jardin m'a souri. Je me suis appuyé à la grille et j'ai longtemps regardé. Le sourire des arbres, du massif des lauriers, ça voulait dire quelque chose ; c'était là le secret de l'existence <sup>164</sup>.**

Les choses, à cet éclairage métaphysique, reprennent un sens, elles *veulent dire* . . . Quoi ? Le *Livre* sauveur le dira, non un livre d'histoire, mais un livre qui, roman ou poème en prose, ne saurait être, par la transparence de sa Parole essentielle, que Poésie :

<sup>160</sup> *La Nausée*, p. 187.

<sup>161</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 181.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 190.

**Il faudrait qu'on devine derrière les mots imprimés,  
derrière les pages, quelque chose qui n'existerait pas,  
qui serait au dessus de l'existence <sup>165</sup>.**

C'est ce « quelque chose au-dessus de l'existence », qui, dans le Livre, si le poète, captant l'éclair, aura su le mettre derrière les mots, sera aussi « présenté, comme le disait Mallarmé, à notre *divination* <sup>166</sup> ». C'est dire que le vrai Lecteur, allant du livre imprimé au « Livre intérieur composé de signes et de caractères hiéroglyphiques », « grimoire compliqué et fleuri <sup>167</sup> » (que le héros proustien sentait s'agiter en lui mais qu'il ne pouvait lire lui-même ni donner à lire qu'en le créant) devra de sa lecture, comme l'auteur mais en sens inverse, faire un acte de création. Cette « forme » qu'il lui faudra lire, comme elle fut créée, génétiquement, est donc plus qu'une forme, au sens rhétorique du terme, ou, **FORME**, elle l'est éminemment, au sens aristotélécien : principe dynamique et vivant, « en travail », avant de rayonner en elle dans une « matière » qu'elle « informe ». C'est elle, véritablement « mère », « en liaison avec la sensibilité la plus profonde et . . . la plus *métaphysique* <sup>168</sup> » qui « porte » le sens, comme un être, fruit de cette *Liaison*, non pour le signifier, mais avec l'aide du « lecteur-accoucheur », pour l'engendrer. D'où ce mot, assez paradoxal, de Valéry, qui, renversant toutes les « valeurs » reçues, les met littéralement « sens dessus dessous » : « La véritable voie qui mène aux *Cieux de l'Être* passe par les sens particuliers dont chacun est *superficiellement* significatif et profondément *formel* <sup>169</sup> ». Tout bascule devant cette nouvelle « Raison poétique ». Le « signifié », qu'on dit « profond », vire au « superficiel », cependant que le « profond », *vu* dialectiquement, (dessus/dessous), selon sa double dimension, devient un attribut métaphysique, et presque *divin*, du « Formel » — et ce, par la mystérieuse opération de la *sensation pure*, quand, réduite elle-même à l'« innommable », elle se cherche dans l'« informe », en deçà et au-delà du « superficiellement significatif », une « Forme ».

□ □ □

<sup>165</sup> *Ibid.*, p. 248.

<sup>166</sup> *O.C.*, p. 365.

<sup>167</sup> *À la recherche*, II, p. 878.

<sup>168</sup> *Cahiers*, XXV, p. 155.

<sup>169</sup> *Ibid.*, XIII, p. 504.

## Reprendre aux religions notre bien

(Cah., XVI, 326)

Ce « voyage » jusqu'à ces mystérieux confins où la matière touche à l'esprit, le corps à l'âme, l'existence à l'essence, on ne sera pas étonné de le voir maintenant s'achever, aux « Cieux de l'Être », selon « les trois dimensions de l'ontologie traditionnelle : MOI, le Monde, et Dieu <sup>170</sup> » dans une « expérience d'apothéose <sup>171</sup> » — « En fin de compte, la sensation est l'être et le dieu ne peut rien sur nous que par elle <sup>172</sup> ». Ce qui nous donne par la réduction des deux en UN dans un double substantif : cette « SENSATION-DIEU <sup>173</sup> », dont parle Valéry, « dernier mot » — silencieux — de l'expérience poétique et de sa « divine ambiguïté ». « L'art de réduire à la sensation pure est tardif, impraticable. C'est le passage qui est le défilé des Thermopyles des Mystiques. Qui s'en empare tient la Montagne sacrée <sup>174</sup> ».

Autant, quand il s'agit de l'acte créateur, ce contempteur de toutes les « idoles » que fut Valéry se moque du Dieu et de sa Pythie, autant il l'invoque, quand il « songe à certains moments, à certains soleils et échanges, à ce que j'ai vu, voulu, reçu, donné, à mes vraies idées, à mes véritables attaches, à l'Arche d'Alliance <sup>175</sup> » : « Orphée, ô Divinité familière. À chaque ennui, je me tourne vers toi. Sans retard. Songe que, dans cet esprit si libre, tu tiens la place d'une idole <sup>176</sup> ». L'horreur qu'il a des « des choses vagues » ne peut faire, « à ce point pur », qu'il ne pénètre, comme dans un Temple (image valéryenne par excellence) dans « un domaine vague, dérobé par une sorte d'horreur religieuse <sup>177</sup> ». Évoquant cet état qui nous met hors et loin de nous-mêmes et qui nous donne l'idée d'une « autre existence [...] toute composée des valeurs-limites de nos facultés, je songe, écrit-il, à ce qu'on pourrait

<sup>170</sup> Georges Gusdorf, *Mythes et métaphysique*, Flammarion, p. 172.

<sup>171</sup> Valéry, Lettres à Fourment, *Correspondance Valéry-Fourment*, Gallimard, p. 134.

<sup>172</sup> *Cahiers*, XV, p. 665.

<sup>173</sup> *Ibid.*, XVIII, p. 530.

<sup>174</sup> *Ibid.*, VIII, p. 288.

<sup>175</sup> *Ibid.*, X, p. 421.

<sup>176</sup> *Ibid.*, VII, p. 668.

<sup>177</sup> *Ibid.*, VIII, p. 458.

appeler l'*Inspiration*<sup>178</sup> ». Et loin qu'il veuille, à cette phase, la « démythifier », il félicite les Grecs de l'avoir divinisée, rêvant lui-même de « fonder une religion sur ce moment le plus libre et le plus élevé de l'homme<sup>179</sup> ». Influence sans doute du Symbolisme qu'il nous dit avoir vu en passe « de devenir une manière de religion, dont l'émotion poétique eût été l'essence<sup>180</sup> », mais surtout conséquence de cette « hiérophanisation de l'expérience sensible<sup>181</sup> qu'est l'expérience poétique. Le symbolisme lui-même, aussi bien d'ailleurs que le Romanisme, ne doit-on pas son caractère religieux à la transcendence de cette expérience. Témoin encore le Surréalisme, qui, tout en rejetant l'*esthétique* du symbolisme, en a conservé l'*éthique* et ce « divin » où il baigne. A. Breton ne parle pas autrement que Valéry — sauf peut-être sur un ton encore plus « pythique » et biblique — de l'*inspiration* : « ce moment idéal où l'homme, en proie à une émotion particulière, est soudain empoigné par un « plus fort que lui » qui le jette, à son corps défendant, dans l'immortel<sup>182</sup> ». Il fallait rapprocher ces deux poètes, venus de bords apparemment opposés, pour sentir combien à cet « instant » de leur expérience tous les poètes, en se « rassemblant », se ressemblent. C'est avec la même foi messianique qu'ils parlent de la poésie. Valéry : « des *promesses* d'Éternité qu'ils ont reçu de la jeunesse du monde et du langage<sup>183</sup> ». A. Breton : de « la Promesse » d'un monde meilleur, sauvé par la Poésie :

**Elle porte en elle la compensation des  
misères que nous endurons. Elle peut être une  
ordonnatrice aussi [. . .]. Le temps vienne où  
elle décrète la fin de l'argent et rompe seule  
le pain du ciel pour la terre<sup>184</sup>.**

« Sonne, sa *promesse*, sonne », avait déjà dit Rimbaud dans *Génie*. Et elle vient de plus loin que lui : du fond des âges,

178 O.C., II, p. 1172.

179 Cahiers, VII, p. 763.

180 O.C., I, p. 694.

181 Éliade, *op. cit.*, p. 116.

182 *Manifestes du surréalisme*, coll. « Idées », p. 120.

183 O.C., I, p. 1271.

184 Breton, *op. cit.*, p. 28.

de cet *Eden perdu*, d'où l'homme tombé ne sortit pas sans l'espérance d'une Rédemption et auquel « font retour » — et avec eux toute l'humanité — tous les poètes. « C'est vrai, c'est à l'*Eden* que je songeais » (*Une saison*, « l'Impossible »).

Pour ne pas remonter si haut — jusqu'à ces temps fabuleux, adamiques ou orphiques, quand « le ciel sur la terre / Marchait et respirait dans un peuple de dieux <sup>185</sup> », dont les poètes ont gardé la nostalgie — les extases de Rousseau sont exemplaires, qui sont à l'origine d'une religion : celle du *Vicaire Savoyard*. Commencées, très humblement, par les sens, « à la surface de la terre déployant à ses yeux une magnificence toujours nouvelle » (« l'or des genêts, la pourpre des bruyères ») elles s'élèvent peu à peu dans « l'infini » pour s'y perdre en ces « *étourdissantes extases* qui dans l'agitation de ses transports le faisaient écrier quelquefois : « Ô Grand Être, Ô Grand Être », sans pouvoir rien dire ni penser rien de plus <sup>186</sup> ».

Ainsi plongé dans la vie universelle dont la sève par toutes ses veines semble aboutir à son cœur, Rousseau porte en lui, — en même temps qu'il est transporté par elle — l'extase de tous les poètes. De quelque façon qu'ils l'éprouvent et la décrivent, chacun selon son tempérament, elle est marquée, comme d'un sacre, du signe de la transcendance. « État de l'âme presque surnaturel », dit Baudelaire. Et par contraste avec ses « boîteuses journées <sup>187</sup> » sur le fond brumeux desquelles se lève leur lumière (« Intensité, sonorité, limpidité, vibrativité, profondeur, et retentissement dans le temps et dans l'espace <sup>188</sup> » — ce qui compose « le ton éternel <sup>189</sup> » — il parlera des « GRANDS JOURS <sup>190</sup> ».

---

**Il y a des moments de l'existence où le temps et l'étendue sont plus profonds et le sentiment de l'existence immensément augmenté <sup>191</sup>.**

---

<sup>185</sup> Alfred de Musset, *Rolla*.

<sup>186</sup> *Lettre à Malesherbes*, 26 janvier 1762.

<sup>187</sup> *Spleen*, LXXVI.

<sup>188</sup> *Fusées*, XI.

<sup>189</sup> *Ibid.*, XIII.

<sup>190</sup> *Ibid.*, XV.

<sup>191</sup> *Ibid.*, XIII.

Valéry, dont le mal (« cet ennui essentiel de vivre <sup>192</sup> ») est d'un « esprit très pur *s'exerçant* dans le temps à séparer son essence de toute condition périssable <sup>193</sup> », dira de cet « Instant mystique <sup>194</sup> », ouvert sur un « ultra-monde » d'une façon plus métaphysique, typiquement valéryenne :

**Il y a des phases pendant lesquelles le connaître et l'être semblent composer <sup>195</sup>.**

C'est alors que ce cri — entendu plus haut — retentit, jusqu'au ciel de l'Être : « Je suis ce que je suis », qui, tout en faisant écho au « JE SUIS CELUI QUI SUIS » de Yahvé, révélant à Moïse son NOM ineffable, n'en est pas moins différent. Différence (celle d'un « qui » et d'un « que ») minime apparemment mais *essentielle*.

Dans « Je suis celui qui suis », le « Qui » entre les deux « Je suis », qu'il met en équation, identifie l'ÊTRE à l'ÊTRE. À la fois, sujet et attribut, il est le signe de l'Immanence. Quand au contraire le poète nous dit : « Je suis *ce que* je suis », même si, à ce moment de son expérience ontologique — et par elle — il prend dans un éclair une obscure conscience de son *essence* ; « *JE SUIS* », le « ce que je suis » y introduit une limitation, celle d'une *existence*. « Je suis ce que je suis », c'est-à-dire, « Tel quel » (qui, aussi bien, est la devise de Valéry), tel que je me vois dans la vérité et la totalité de ma nature, *composée* d'essence et d'existence, d'« être et de connaître », même s'ils *semblent*, en « ce moment d'un prix infini » *composer*. « Divine ambiguïté » d'un état qui fait du poète — et il le sait — non le « semblable » mais l'« Analogue » de Dieu.

**Je me sens l'Analogue de ce qui est <sup>196</sup>.**

« Analogue », il ne se pose pas en Absolu, comme Celui qui Est. Il « compose » — et dans tous les sens — sans que

<sup>192</sup> *O.C.*, II, p. 167.

<sup>193</sup> *Ibid.*, I, p. 371.

<sup>194</sup> *Ibid.*, p. 480.

<sup>195</sup> *Cahiers*, DII, p. 419.

<sup>196</sup> *Ibid.*, V, p. 163.

le dualisme humain, même s'il est transcendé, soit détruit. « Chose étrange, dit l'Eupalinos valéryen, il me semble que le corps est de la partie <sup>197</sup> ». C'est lui — et le monde qu'il contient — qui par sa résonance avec l'esprit, produit dans l'âme cette « Note harmonique de l'Humain ».

**Une note si grave, si profonde qu'elle semble  
toucher le centre de la vie. Cela fait vibrer  
très au fond, irrésistiblement, et tient à la  
joie ruisselante, à la douleur, à l'inconnu de  
l'être. Cela ne peut se classer dans aucune  
notion, cela vous possède et vous épuise et vous  
sentez que cela fait de vous ce qu'il veut. Pas  
de lutte possible <sup>198</sup>.**

Porté alternativement entre le plein et le vide, entre le jour et la nuit, entre des « Moments-sommets et des moments-abîmes <sup>199</sup> », le poète est soumis à un mouvement pendulaire, qui engendre « un état isi-anti, équi-opposé <sup>200</sup> », de Présence et d'Absence, « où les inégalités font partie de l'égal <sup>201</sup> ». État transcendant dans l'exaltante réconciliation de tous les contraires, « qui nous met hors et loin de nous-mêmes et dans lequel pourtant l'instable nous soutient <sup>202</sup> ». Ainsi la danseuse Athiktè, « divine dans l'instable <sup>203</sup> ».

**À peine sur ta poitrine  
Accablé de blancs liens,  
Me berçait l'onde marine  
De ton cœur chargé de biens ;**

**À peine dans ton ciel sombre,  
Abattu sur ta beauté,  
Je sentais à boire l'ombre  
M'envahir une clarté !**

<sup>197</sup> O.C., II, p. 98.

<sup>198</sup> Cahiers, VI, p. 506.

<sup>199</sup> Ibid., XI, p. 481.

<sup>200</sup> Ibid., XXVI, p. 349.

<sup>201</sup> Ibid., XX, p. 704.

<sup>202</sup> O.C., II, p. 1172.

<sup>203</sup> Ibid., p. 172.

**Dieu perdu dans son essence  
Et délicieusement  
Docile à la connaissance  
Du suprême apaisement,  
  
Je touchais à la *Nuit* pure  
Je ne savais plus mourir  
Car un fleuve sans coupure  
Me semblait me parcourir . . .** <sup>204</sup>

Harmonieuse ondulation, comme d'une grande vague, avec ses crêtes et ses creux, où le poète, au sein d'une « *Nuit* abstraite et sainte <sup>205</sup> », mais toute pénétrée de lumière, nage en quelque sorte dans le divin. « Solennelle et immobile surprise qui cause à notre esprit le sentiment d'être tout et de n'être rien <sup>206</sup> ».

Mais dans cet état de conscience assoupie, comme dans un rêve, en même temps qu'élargie jusqu'au cosmique, le sentiment de son néant — dans ce « temps hors du temps » — n'a pas le temps de monter, par la réflexion, jusqu'à l'amer. Dans cette « région intermédiaire », où il oscille divinement entre l'essence et l'existence, « s'amortit, comme le dit justement Bachelard, la dialectique de l'être et du non-être <sup>207</sup> ». Et ici encore Valéry rejoint le phénoménologue.

Évoquant sa « dernière visite » à Mallarmé, il la situe symboliquement au-dessus du paysage transcendé, au-delà de la mort qui devait bientôt les séparer, dans ces « régions surnaturelles de la poésie : « abîme, au-delà, ultra-monde où sont les secrets et les âmes des morts <sup>208</sup> ».

**L'air était feu ; la splendeur absolue ;  
le silence plein de vertiges et d'échanges ;  
la mort impossible ou indifférente ; tout  
formidablement beau, brûlant et dormant ;  
et les images du sol tremblaient.**

<sup>204</sup> *Poésies* (« *Charmes* »), I, p. 119.

<sup>205</sup> *Cahiers*, VII, p. 163.

<sup>206</sup> *O.C.*, I, p. 1377.

<sup>207</sup> *Poétique de la rêverie*, P.U.F., p. 144.

<sup>208</sup> *Cahiers*, VII, p. 589.



**Au soleil, dans l'immense forme du ciel pur, je rêvais d'une enceinte incandescente où rien ne dure, mais où rien ne cesse : comme si la naissante destruction elle-même se détruisait à peine accomplie. Je perdais le sentiment de la différence entre l'être et le non-être** <sup>209</sup>.

« La *musique* parfois, ajoute-t-il, nous impose cette impression qui est au-delà de toutes les autres ». Et voici justement la même « impression » solaire, éprouvée cette fois, non plus sur ce « Haut-Lieu » de Valvins, mais sur les *sommets-abîmes* de l'art, par la récréation en soi et par soi de l'*Acte pur* de la Musique :

**Miraculeuse Suite en Ré majeur de Bach. Exemple adorable où je n'entends ni mélôs ni pathos, ni rien qui ne soit . . . réel, qui ne se développe qu'en soi-même et s'expose sous toutes ses faces, sans me voir. Intensité de pureté. Nul emprunt au cœur, au hasard heureux, ni à moi, ni au passé. Quel Présent ! Exemple adorable. Action en soi, qui semble à l'infini de tout objet, pure de tout dessein, volonté isolée, ACTE PUR, m'ignorant et m'éblouissant, tellement que moi, auditeur qui, après tout, donne existence par mon ouïe et par mon être à ce phénomène, me sens être *accidental*. Ma sensation pourrait se passer de moi** <sup>210</sup>.

« Divine ambiguïté » d'une expérience qui, d'où et à quel moment qu'elle naisse, (comme en témoignent ces deux grands textes) avant l'œuvre, du silence extatique qui la *porte*, ou de l'œuvre (musique, tableau ou poème) qu'elle engendre et qui nous transporte, provoque ce « sentiment étrange d'être étranger et cependant d'être quelque chose : tout et rien, substance unique et accident <sup>211</sup> », qu'il est convenu — à défaut d'autre nom — d'appeler le BEAU. Qui n'est pas,

<sup>209</sup> *O.C.*, I, p. 633.

<sup>210</sup> *Cahiers*, XIV, p. 375.

<sup>211</sup> *Ibid.*, XI, p. 194.

comme on pourrait le croire, bien qu'il soit suscité par lui, une *qualité de l'objet* (qu'il appartienne au monde des choses ou de l'art) mais du *sujet*, quand, en communion avec l'objet, il le contemple. « Beau : s'asseoir non devant la chose mais devant soi <sup>212</sup> ». Assez triste spectacle, quand ainsi, à la lumière de l'Être, on se voit celui qui *n'est pas !* Mais combien exaltant, quand le Beau, en même temps, nous donne — ce qu'il est — « le sentiment d'être soi, hors de soi et mieux que soi <sup>213</sup> ». Ainsi ouvert — selon la même dialectique que celle de l'expérience poétique où il naît — sur le double abîme de l'infini et du fini, le Beau est tour à tour ce qui fait espérer et nous désespère. Mis par lui comme sur le plateau d'une balance, divinement juste, nous nous sentons dans « un état d'équilibre réversible avec le rien <sup>214</sup> »,

**L'homme pèse ce qu'il voit et en est pesé.  
Quand il ne peut plus évaluer ni fuir ce qui  
est dans l'autre plateau, c'est beau <sup>215</sup> !**

Mystère de l'Unité retrouvée que nous célébrons, dans la joie, en heureuse communion avec l'Être, dans le Temple de notre corps et de notre esprit réconciliés, mais non sans éprouver la blessure, toute métaphysique, de notre fondamentale dualité. « Ce n'était ni triste ni gai, c'était beau », disait un jour Van Gogh. Rien ne suggère mieux que ce mot, cette transcendance du Beau, qui, situé au-delà de toute affectivité particulière, contient, en les résolvant, tous les contraires : « Évidence incompréhensible, infini sous forme finie, Satisfaction qui désespère. Mutisme et exclamation <sup>216</sup> ».

Les larmes même qu'il nous arrache, comme si le corps voulait s'y fondre, sont ambiguës — « Larmes d'une espèce divine qui naissent du manque de la force de soutenir un objet *divin* de l'âme, d'en évaluer et d'en exprimer l'essence <sup>217</sup> », elles témoignent, comme l'expérience poétique, à la fois d'une plénitude et d'un vide.

<sup>212</sup> *Ibid.*, XXVIII, p. 307.

<sup>213</sup> *Ibid.*, IV, p. 5

<sup>214</sup> *Ibid.*, VI, p. 232.

<sup>215</sup> *Ibid.*, XVIII, p. 135, (cf. I, p. 311).

<sup>216</sup> *Ibid.*, XXVIII, p. 307.

<sup>217</sup> *O.C.*, I, p. 339.

**Poésie**

Larmes qui en savez plus que moi  
 Étonnement de la vie qui en savez plus que moi,  
 fluctuations, abondances ou suspens des sources de la vie  
 qui en savez plus que moi.  
 Langage immédiat de ma réalité,  
 Voix de ma substance primitive,  
 Sensibilité du sensible même  
 Expressions qui êtes la chose exprimée et qui faites  
*l'être se sentir, se manifester dans le connaître* <sup>218</sup>.

Ainsi ambigu par la nature même de cette unité restaurée dans la dualité, cet état « transcendant » ne saurait se prolonger. Soutenu par l'instable, ce fragile équilibre du corps et de l'esprit porte en lui-même son « vice » :

**Le vice de l'Instant : le Parfait se détruit  
 soi-même.**

**Quoi de plus destructeur que lui ? Le fruit  
 engendre le ver et le zénith le nadir** <sup>219</sup>.

« Cette tension des forces spirituelles vers le ciel » nous épuise. La corde casse qui vibrait si harmonieusement. « Les nerfs trop tendus ne donnent plus que des vibrations criardes et douloureuses <sup>220</sup> ». Entre ce que nous *étions* et ce que nous *sommes*, quand, ayant eu le bonheur, ou le malheur, de goûter au Beau, nous en sommes brusquement sevrés et rendus à notre condition mortelle, l'abîme s'ouvre, sorte de « ciel en creux » — et dans ce vide, le sentiment, amer souvenir de la Présence, que « la Vraie Vie est absente ».

Ici encore les deux poètes de *Confiteur de l'Artiste* et du *Cimetière marin* se rejoignent, aussi bien sur le plan de la vision que de la technique. C'est sans transition, par la seule rupture de cette corde trop tendue, que nous passons, dans ces deux poèmes majeurs, de ce Temps de l'extase au temps qui en marque la fin.

<sup>218</sup> *Cahiers*, XXVIII, p. 343.

<sup>219</sup> *Ibid.*, XXII, p. 29.

<sup>220</sup> Baudelaire, *le Confiteur de l'artiste*.

« Beau ciel, vrai ciel, regarde-moi qui change ! » écrit Valéry. Et Baudelaire : « Et maintenant la profondeur du ciel me consterne : sa limpidité m'exaspère ».

C'est alors que « revenant à soi », c'est-à-dire « au reste, exactement à ce qui n'est pas Soi <sup>221</sup> » (« expression assez effrayante » — et ironique — pour qui dans l'Instant s'était senti « hors de Soi et mieux que Soi ») le poète commence d'éprouver sur le monde tragique cette ambiguïté — comme une arme à deux tranchants ou une flèche qui lui retomberait sur le cœur.

**Il n'y a pas de flèche plus acérée que celle  
de l'Infini  
Ah ! faut-il éternellement souffrir,  
ou fuir éternellement le Beau,**

soupire alors Baudelaire — c'est-à-dire : « Faut-il toujours souffrir de n'être pas éternel ou faut-il fuir le Beau, qui nous donne ce pressentiment et cette nostalgie de l'Éternel ? » — l'ambiguïté du Beau devenant ainsi pour le poète, pris entre ces deux « éternellement », un cruel dilemme.

**La pensée de ce qui est empoisonne ce que je vois  
La Beauté du soleil et de la mer me font souffrir.  
Et le Beau doit y travailler aussi <sup>222</sup>,**

dira de son côté Valéry. Douce-amère réflexion, en écho — vingt ans après — à la « sombre méditation » du *Cimetière marin*, quand, après l'extase où tout — le ciel avec la mer, la vie avec la mort, l'être avec l'Être — « composait », le poète, retombé soudain de ce « point pur » dans l'impur mélange de sa condition mortelle, ressent, tragiquement divisé entre le corps et l'esprit, « entre l'être et le connaître <sup>223</sup> », « l'absurde de son aventure fatale ». D'où ce « sourire triste <sup>224</sup> », indice sous une apparente résignation d'une secrète révolte. « Tout

<sup>221</sup> Valéry, *O.C.*, II, p. 647, p. 1514.

<sup>222</sup> *Cahiers*, XXIII, p. 392.

<sup>223</sup> *O.C.*, I, p. 1506.

<sup>224</sup> *Cahiers*, VI, p. 310.

ce qui exalte la vie, accroît du même coup son absurdité <sup>225</sup> » écrit dans le même sens A. Camus. Et qui a lu *Noces*, ce grand poème cosmique, peut justement se demander si l'« absurde » camusien — comme l'ennui baudelairien ou valéryen — n'émane pas, plus encore que d'une réflexion philosophique, de ces dangereuses « retombées » de l'expérience poétique. « Révolte et art ». Ce simple « et » a pour Camus valeur d'un lien *essentiel*. « C'est dans l'art, ce moment qui exalte et qui nie en même temps, que la révolte se laisse observer, hors de l'histoire, à l'état pur, » écrit-il. Et pourquoi ? — « Parce qu'il refuse le monde au nom de ce que parfois, il est <sup>226</sup> ». Et quand est-il sinon dans « ces moments merveilleusement pleins de toutes les puissances qui s'opposent à la mort <sup>227</sup> », quand, au creux d'un silence d'une divine ambiguïté, « l'éternel JE SUIS parle par le « JE SUIS » qui est en MOI <sup>228</sup> ».

Mais ce « goût de l'UN » n'est pas sans danger pour des lèvres mortelles. Elles en gardent, avec autant d'amertume que de douceur, une éternelle soif, qui ne trouvera à s'étancher qu'aux sources — d'où qu'elles viennent : « Enfer ou Ciel, qu'importe <sup>229</sup> ? » — du divin.

---

**Cette fureur, cette soif si sombre, cet acharnement. Faire de toi l'origine absolue <sup>230</sup>.**

---

D'où, pour parler comme Baudelaire, « ce goût d'infini qui se trompe de route <sup>231</sup> », engageant le poète dans les voies prométhéennes d'un art conçu contre la vie — et son Auteur — comme « une entreprise métaphysique <sup>232</sup> » pour la changer et donner à l'homme le visage de l'éternité — ou d'un « monstre » : « Un Ange + Bête = Non-homme <sup>233</sup> », rêve Valéry. Et Francis Ponge, « l'homme enfin devenu Centaure à

---

<sup>225</sup> *Noces*, essais (Pléiade), p. 67.

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 657.

<sup>227</sup> Valéry, *O.C.*, II, p. 319.

<sup>228</sup> Tagore, *Sadhana*, trad. J. Hébert, Maisonneuve, p. 82.

<sup>229</sup> Baudelaire, *Hymne à la beauté*.

<sup>230</sup> *Cahiers*, VIII, p. 506, 230, 506.

<sup>231</sup> *Paradis artificiels* (« le Goût de l'infini »).

<sup>232</sup> *Cahiers*, XXV, p. 169.

<sup>233</sup> *Ibid.*, XXXVIII, p. 802.

force de se chevaucher lui-même<sup>234</sup> ». À moins que, demeurant en-deça de l'art, sur « ces bords privés de mots<sup>235</sup> » le poète désespérément ne tende les bras vers l'Autre Rive, pour s'y fixer, par « la domination du phénomène absence-présence<sup>236</sup> », tel un Dieu, dans la Seule Présence.

« J'ai souffert tout le temps de n'avoir pas tout le temps la sensation de ma Présence entière<sup>237</sup> », nous avoue assez tristement Valéry, qui connut jusqu'au morbide, à la fois toujours caressée et repoussée, cette fascinante tentation. S'il n'est pas allé *jusqu'au bout*, comme l'eût voulu — mais plus sage que lui — Monsieur Teste, (« Folie est de suivre la ligne divine<sup>238</sup> »), il reste que cette ligne, profondément inscrite dans son œuvre comme dans son âme en mal d'absolu, nous montre jusqu'où peut aller l'expérience poétique : de la « Sensation-Dieu » au désir de ne garder de la sensation que le Dieu. Rêve insensé d'auto-déification dans un effort non moins fou d'auto-destruction qui fut, sa vie durant — et assez obsédant pour qu'il y voie, en psychocritique avant la lettre, son « mythe personnel » — le rêve du poète de la *Jeune Parque*. « En somme je cherchais à me posséder — et voilà mon mythe — me posséder pour me détruire<sup>239</sup> ». « Bêtises ! » Valéry le sait, mais aussi qu'elles « sont, commandent et gisent, en tant que sentiment, au fond de tout *esprit poétique*<sup>240</sup> ». C'est ce qu'il appelle « son espèce de caligulisme : volonté d'épuiser, de passer à la limite<sup>241</sup> ». Curieuse rencontre avec le héros camusien, qui, se voulant aussi « sans limites », est atteint de la même folie de destruction « de l'homme et du monde<sup>242</sup> ». Curieuse (et qui mériterait une étude) mais non fortuite. L'un et l'autre, ils témoignent, à partir de la même expérience, de ce que Camus appelle justement « le pouvoir meurtrier de la poésie<sup>243</sup> », qui, si elle ne tue pas toujours l'autre, comme peut le faire impunément et exem-

234 Francis Ponge, *le Parti pris des choses*, Poésie-Gallimard, p. 189.

235 Valéry, *O.C.*, II, p. 184.

236 *Cahiers*, XXIX, p. 809.

237 *Ibid.*, V, p. 52.

238 *Cahiers*, VIII, p. 50.

239 *Ibid.*, XXVIII, p. 822.

240 *O.C.*, II, p. 1440, lettre à A. Gide, 10 nov. 1894.

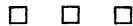
241 *Cahiers*, XXVIII, p. 822.

242 *Caligula, Théâtre* (Pléiade), p. 34.

243 *Ibid.*, p. 45.

plairement Caligula, va parfois jusqu'à se tuer elle-même — et, avec elle, le poète, en l'engageant sur des voies interdites d'où il ne revient pas.

Tragique tentation d'un esprit qui, porté par le corps, jusqu'au divin, voudrait, sans le corps, monter jusqu'à Dieu. Drame abstrait, s'il en fût, qui n'est cependant pas d'un « intellectuel », comme on le croit trop souvent, mais de l'Intelligence dont « l'essence est de coïncider avec son tout <sup>244</sup> » et qui, quand une fois elle a goûté à cette essence, y voudrait égaler son existence. Poésie encore, même la plus grande, mais « privée d'espoir » — à moins que le poète, comme le fit heureusement Valéry, ne revienne à la vie et au poème pour nous dire, le dénouant ainsi sur le « théâtre du langage », son Drame — poésie « qui n'avait d'autre fin que de m'instituer une manière de vivre avec moi <sup>245</sup> ». Moi mythique, enfant perdu du « Total fabuleux » dont il procède — « Mon Absolu Pur, Implacable, curieuse conséquence de l'art poétique <sup>246</sup> » — et de sa divine ambiguïté.



« QUE LA LUMIÈRE SOIT ! ET LA LUMIÈRE FUT. »

Expérience de l'« Instant », — dans « cet espace et ce temps qui sont nôtres <sup>247</sup> », l'expérience poétique ne connaît ni de lieu ni d'heure. Il est cependant un moment, ce « Jour Instant <sup>248</sup> » de l'AUBE, qui lui est non seulement le plus favorable, mais le plus apte, en la symbolisant, à la « résumer », étant, comme elle, dans une cure d'origine du monde, *genèse* et *autogenèse*.

« Au commencement était la vue », disions-nous avec Valéry, au début de notre propos. Mais si loin nous a portés cette « vue » — jusqu'à « la Nuit abstraite et Sainte » — que nous pourrions maintenant dire de ces Temps avant le temps,

<sup>244</sup> *Cahiers*, X, p. 608.

<sup>245</sup> Valéry, *O.C.*, I, p. 305.

<sup>246</sup> *Cahiers*, XXIX, p. 536.

<sup>247</sup> Éluard, I, p. 1133.

<sup>248</sup> Valéry, II, p. 289.

dont parle la Bible, et avec elle : « Au commencement étaient les Ténèbres ».

« L'être avait été séparé du Connaître <sup>249</sup> ». Mais rien encore n'existait. Seule, la « divine Sagesse, créée avant toutes choses <sup>250</sup> », archétype et germe de tous les êtres, mais dont la clarté, dans l'indistinction du Jour et de la Nuit — le soleil ne s'étant pas encore levé pour faire le premier matin — ne brillait qu'à travers les ténèbres.

Ainsi, dans « le chaos initial, comme dans la Genèse <sup>251</sup> » de l'expérience poétique, investi par sa « grâce » d'une puissance quasi démiurgique, le POÈTE — son « esprit » planant pour les féconder sur les eaux. Eaux-mères où fermente l'œuvre dans des zones mystérieuses d'ombre et de clarté, d'être et de non-être, de puissance et d'impuissance, «entre le vide et l'événement pur ». C'est sur ce fond de « Nuit Absolue », et comme engendré par elle, — « les premières Rumeurs de l'espace qui s'illumine, s'établissant sur du Silence, [. . .] ces choses et formes colorées se posant sur des Ténèbres <sup>252</sup> » — que le jour naît, (comme fera le poème) « un jour enfant », « tout blanc, tout nu, frais comme une fleur <sup>253</sup> », faible et comme tendre avec tout ce qu'il y a de promesses, de craintes, de possible, de charme émouvant <sup>254</sup> ».

**Ô matin, matin pur, aux couleurs primitives,  
aux éclats tendres encore, aux chairs d'enfant,  
au ciel encore grave de la Nuit <sup>255</sup>.**

Rose déchirure, d'où bientôt comme d'une matrice, sort un «monde enfant », « un globe nouveau-né <sup>256</sup> », déjà tout bruisant — écho de la première parole : « Que la Lumière soit ! » — du logos vivant qui se prononce silencieusement dans chaque chose.

<sup>249</sup> *Cahiers*, VIII, p. 565.

<sup>250</sup> *Proverbes*, VIII, p. 22 ss.

<sup>251</sup> *Cahiers*, XIX, p. 593.

<sup>252</sup> Valéry, II, p. 859.

<sup>253</sup> Tagore, *Sadhana*, p. 85.

<sup>254</sup> *Cahiers*, XXVII, p. 539.

<sup>255</sup> *Ibid.*, VIII, p. 843.

<sup>256</sup> Tagore, *op. cit.*, p. 85.



**Il y a un moment où la lumière commence à s'en prendre aux choses ; à leur faire balbutier leurs formes et puis leurs noms successifs, à partir de celui-même des choses qui est le commencement. Il y a d'abord quelque chose : puis des choses. Et c'est exactement comme dans la *Genèse*. Il y a une petite enfance de la figure du monde, pour un lieu donné <sup>257</sup>.**

Et naît aussi celui qui aura charge de donner forme à cette « figure » et à ce langage : le POÈTE. Il se construit progressivement à l'image de cet univers tiré du silence et de la nuit : d'abord « en équilibre réversible avec le rien <sup>258</sup> », flottant dans « du sommeil et de la lucidité dissous l'un dans l'autre », au milieu des « fragments de sa présence <sup>259</sup> », n'ayant encore de son « existence » qu'un sentiment élémentaire, « comme il peut en frémir au fond d'un animal <sup>260</sup> », jusqu'au moment où, rassemblé, « répondant (enfin) à la sommation de sa présence, à la nouveauté de ses membres, de son poids, de son souffle <sup>261</sup> », il se réveille, sortant de la nuit, comme d'un sein maternel, régénéré, retrempé aux sources du Cosmos, « neuf, prêt à tout, le cerveau lavé de ce passé qui était la vie jusque là <sup>262</sup> » — et tellement que, saisi comme d'un frisson sacré, il peut à peine « supporter la sensation panique d'être <sup>263</sup> ».

**Rien ne tend à donner une idée plus extraordinaire de tout que cette autogenèse <sup>264</sup>.**

HEURE — « pure et profonde » non seulement *ontologique* mais *ontophanique* d'un « état de pureté du MOI <sup>265</sup> », co-naissant, avec le jour, au Monde et à SOI, comme dans

<sup>257</sup> *Cahiers*, XXVII, p. 539.

<sup>258</sup> *Ibid.*, VI, p. 232.

<sup>259</sup> Valéry, *O.C.*, II, p. 289.

<sup>260</sup> Proust, *À la recherche*, I, p. 5.

<sup>261</sup> *Cahiers*, XV, p. 645.

<sup>262</sup> Proust, II, p. 981.

<sup>263</sup> *Cahiers*, XXVII, p. 482.

<sup>264</sup> *Ibid.*, XXVIII, p. 125.

<sup>265</sup> *Ibid.*, XV, p. 645.

l'expérience poétique. Co-naissance qui vient s'achever et se connaître dans un regard, « comme d'un petit enfant <sup>266</sup> » qui, « lavé de rosée et d'être <sup>267</sup> », s'ouvre, émerveillé, à la pureté du VOIR.

**Le matin, sur le balcon, je me *produis*. Je me mets au jour. Je regarde toutes choses. Le TOUT.**

**Ouverture du Tout <sup>268</sup>.**

**Naissance du rose le plus délicat ; je le vois d'abord sur une maison ; comme un souffle est le rose. Comme je sens à cette heure-là la profondeur de l'apparence (je ne sais l'exprimer) et c'est ceci qui est poésie. Quel étonnement que tout *soit*, et que *MOI*, je sois. Ce que l'on voit alors prend valeur symbolique du total des choses <sup>269</sup>.**

**Ma fonction est entièrement sous mes yeux.**

**J'équilibre le total du Jour Nouveau <sup>270</sup>.**

**Je me fais l'effet d'un appareil enregistreur <sup>271</sup>.**

« *HEURE de l'ABSOLU* » — moment d'équation autre que de vie <sup>272</sup> où dans le « Soi-Monde » tout « compose », non comme en Dieu dans « une équivalence totale <sup>273</sup> », mais dans cet état de « divine ambiguïté » qui n'est que « la traduction de l'UN dans la multiplicité d'un organisme <sup>274</sup> ».

**Moment de bonheur, tristesse, puissance, grandeur et néant, à la fenêtre de l'Aube.**

**Brisé, heureux <sup>275</sup>.**

**AUBE et MOI. Corps toujours las qui s'éveille au-dessus de toutes les pensées possibles.**

**Et ce sentiment étrange d'être étranger et cependant Substance unique et accident <sup>276</sup>.**

<sup>266</sup> *Ibid.*, XXVII, p. 482.

<sup>267</sup> *Ibid.*, XII, p. 478.

<sup>268</sup> *Ibid.*, X, p. 4.

<sup>269</sup> *Ibid.*, XII, p. 190.

<sup>270</sup> *Ibid.*, V, p. 163.

<sup>271</sup> *Ibid.*, XXI, p. 226.

<sup>272</sup> *Ibid.*, XX, p. 904.

<sup>273</sup> *Ibid.*, XX, p. 274.

<sup>274</sup> *Ibid.*, VIII, p. 843.

<sup>275</sup> *Ibid.*, XVI, p. 514.

<sup>276</sup> *Ibid.*, XI, p. 194.

« Espèce de dualité que doit supporter un prêtre <sup>277</sup> », et qui lui dicte une attitude hiératique, presque sacerdotale. « L'Analogie de ce *qui est* <sup>278</sup> », ne pense pas encore à se révolter contre ce *qu'il est* : être contingent, mortel, éphémère reflet de la pure Essence. Ce reflet lui suffit que, dans une acceptation reconnaissante, il renvoie à l'ÊTRE — au « Soleil, ce verbe Être par excellence » — comme « tout corps, miroir du dieu, reporte à lui son existence, rend grâces à lui de sa nuance et de sa forme <sup>279</sup> ». Prière muette à l'Être de tous les êtres qui « réfléchissent l'être <sup>280</sup> » et dont il se fait l'âme adorante et la voix : « Culte héliaque — le plus raisonnable possible — à l'objet le plus dieu du monde <sup>281</sup> », le « Dieu de l'Instant Lumière <sup>282</sup> ». Peu catholique peut-être. Ce qui n'empêche pas le poète de savoir gré à l'Église — qui chante « les Matines » — d'avoir compris les valeurs du petit jour <sup>283</sup> », et lui-même d'avoir sur sa table — ce qu'est le bréviaire — un « Livre d'Heures <sup>284</sup> ».

HEURE LITURGIQUE, qui spontanément met sur ses lèvres « le mot et le mouvement du Salut : *Salve Natura* <sup>285</sup> » en même temps que la première cigarette — « *Fumata matutina* » — dont il nous dit que « Les Romains eussent fait une petite déité. Pourquoi pas ? <sup>286</sup> » L'Aube s'ouvre à lui — et il y entre religieusement — comme dans un sanctuaire.

**Je pénètre dans l'extase de l'espace.**

**Il fait pur. Il fait vierge. Il fait doux et divin.**

***Je vous salue*, grandeur offerte à tous les actes  
d'un regard,**

**Commencement de la parfaite transparence !**

**Quel événement pour l'esprit qu'une telle étendue !**

**Je voudrais vous bénir, ô toutes choses, si je savais <sup>287</sup>.**

<sup>277</sup> *Ibid.*, VI, p. 707.

<sup>278</sup> *Ibid.*, V, p. 163.

<sup>279</sup> Valéry, II, p. 859.

<sup>280</sup> *Cahiers*, VI, p. 232.

<sup>281</sup> *Ibid.*, XXVII, p. 201.

<sup>282</sup> *Ibid.*, XXI, p. 838.

<sup>283</sup> *Ibid.*, XIX, p. 507.

<sup>284</sup> Valéry, II, p. 1399.

<sup>285</sup> *Cahiers*, X, p. 4.

<sup>286</sup> *Ibid.*, XXIII, p. 697.

<sup>287</sup> Valéry, *Morceaux choisis*, (Gallimard), p. 51.

HEURE DE COMMUNION, « dans un mélange de calme, de renoncement, de religion, de négation <sup>288</sup> »

**L'univers ressenti, à demi imaginé est là, comme un repas sur une belle nappe présenté.  
Le merveilleux appétit regarde et s'exalte.  
Présences ineffables <sup>289</sup>.**

« Il ne faut (donc) pas commencer la journée par l'égoïsme, c'est-à-dire avec la personnalité mais l'« *Ipsisme* » — le sentiment axial pur — Offrir le jour <sup>290</sup> ». L'*Ipsisme* : le personnel-universel » du poète, qui n'est plus le moi, ou transcendé par cette fusion dans l'Être avec tous les êtres, un moi devenu le SOI-MONDE, *sujet* de la Totalité de la Psyché, qui non seulement ne s'*oppose* plus à l'objet — ou à l'autre — mais le *suppose* et l'appelle comme un complément, nécessaire à sa plénitude :

**Je suppose alors un AUTRE, au même état, quelque part avec le même sentiment d'être. Être nécessaire, doute et rien que possible.  
Nous avons un mépris essentiel pour tout ce qui ne compte pas devant cette HEURE <sup>291</sup>.**

Appel lancé, par ce « nous » fraternel, à travers le temps et l'espace, à tous les poètes. Tous, en effet, ils ont communié, et de la même façon essentielle, au mystère de l'Aube ; tous, senti et célébré, d'Homère à René Char, ce « besoin éperdu de neuf qui habite la conscience matinale » et entendu cette promesse du « Jour Instant », ouvert au dessus de la mort, sur l'Éternité.

**Chaque matin, parmi les fleurs tout fraîchement écloses, le jour renaît, répétant son message, nous assurant toujours que la mort doit mourir éternellement <sup>292</sup>.**

<sup>288</sup> *Cahiers*, VII, p. 732.

<sup>289</sup> *Ibid.*, VI, p. 200.

<sup>290</sup> *Ibid.*, XIV, p. 782.

<sup>291</sup> *Ibid.*, XI, p. 194.

<sup>292</sup> Tagore, *op. cit.*, p. 86.

Aussi, plus et mieux qu'un symbole de l'expérience poétique, comme nous le disions, peut-être faut-il regarder l'AUBE comme le « lieu et la formule » (que cherchait Rimbaud) de cette expérience. Ce n'est pas ce poète de l'*Aube* qui nous contredirait, qui « à trois heures du matin » au milieu de son « Enfer » parisien, pour y mettre un peu de ciel, écrivait : « Plus de travail. Il me fallait regarder les arbres, le ciel, saisis par cette heure indicible, première du matin <sup>293</sup> ».

□ □ □

Mais l'Aube elle-même, située entre la NUIT d'où elle naît et le JOUR, où elle expire dans une Aurore, est *ambiguë*. En quoi, jusqu'à son terme, elle produit, — et reproduit — l'expérience poétique, dont nous avons vu qu'elle porte en elle, par l'instabilité qui la soutient, le principe même de sa *fin*.

En effet, après cet *éveil*, le *réveil*. On revient à soi, expression assez ironique pour dire précisément qu'on cesse d'être SOI, pour se *re-trouver*, loin de sa Totalité cosmique, entre les murs — comme d'une prison ontologique — de son petit « moi » : « Monsieur de RE <sup>294</sup> » : un « personnage », dont le nom — comme le titre de la pièce qu'il va jouer — est *Répétition*, et pour qui, après l'entr'acte, entre le tomber de rideau de la Nuit et le lever de l'aurore, la vie — cette comédie ! — re-commence. On ne naît plus dans un temps pur, originel, plein de promesses et ouvert sur tous les possibles. On renaît à ce qu'HIER on fut, à ce qu'AUJOURD'HUI on sera, l'hier empoisonnant déjà par son amer souvenir tout l'Aujourd'hui.

L'Aube me dévoilait tout le jour ennemi <sup>295</sup>.

« Ce qu'avait *fondue* l'Instant, le temps suivant (qui est le contraire de l'Instant) le dissocie. L'accord *consonant* (du *Corps* et de l'*Esprit* et du *Monde*) devient *dissonance* à la réflexion <sup>296</sup> ». « La Fleur humaine s'ouvre et se divise en trois

<sup>293</sup> O.C., p. 270.

<sup>294</sup> Cahiers, XXVI, p. 901.

<sup>295</sup> Valéry, *Jeune Parque*.

<sup>296</sup> Cahiers, XVI, p. 514.

parties naturelles, C.E.M., entre lesquelles s'établissent des relations non réciproques <sup>297</sup> ».

À quatre heures, je regardais le palmier orné  
d'une étoile. Ce calme infiniment doux, source  
immobile de la journée,  
Était infiniment voisin de la source des larmes.  
— Et le jour est venu lentement éclairer bien des  
ruines <sup>298</sup>.  
Il est cinq heures <sup>299</sup>.

Brève — et coupante — indication d'une heure, qui n'est qu'une heure, qui suggère bien — après l'arrêt extatique dans l'HEURE, regardée pourtant au même cadran, mais à travers un « Imparfait éternel » et comme à la *source* — cette chute brutale dans le temps. Après la pointe dorée de l'aube qui perce le ciel de sa lumière fine, cette « pointe acérée » de l'infini » qui perce notre cœur. Éveil/Réveil : deux phénomènes vécus aussi par Rimbaud (pour ne citer que lui) contradictoirement, quand, après

L'Aube exaltée ainsi qu'un peuple de colombes  
Et l'éveil jaune et bleu des phosphores chanteurs . . .

contemplés extatiquement dans l'ivresse des « Éveils maritimes » du *Bateau Ivre*, il gémit, au passé et déjà regardant, en même temps que vers l'Europe, vers l'avenir :

Mais vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes.

« Navrantes » surtout, pour qui rêvait, sur « la mer allée avec le Soleil <sup>300</sup> », d'éternité, de n'être plus l'AUBE, l'heure unique et singulière, « première du matin », mais « les aubes », (au pluriel) grossiers fils blancs de la trame monotone des jours. Vient alors, au moins pour Valéry — mais son cas n'est pas

<sup>297</sup> *Ibid.*, XXI, p. 625.

<sup>298</sup> *Ibid.*, IV, p. 98.

<sup>299</sup> *Ibid.*, XVI, p. 514.

<sup>300</sup> *O.C.*, Pléiade, p. 132.

unique — « l'heure métaphysique désenchantée<sup>301</sup> » qui est aussi, quelle qu'en soit la forme, celle de la révolte. Le même poète qui, à l'instant nous disait, lui rendant grâce avec toutes les choses, de son existence : « Le soleil est l'objet le plus Dieu du monde, et le culte héliaque le plus raisonnable possible », le voilà qui en proie à « la tristesse énorme d'exister<sup>302</sup> » se retourne — en lui « retournant » sa lumière — contre le Soleil : « Soleil, tu ne mérites pas nos hymnes ni nos prières<sup>303</sup> ! » et qui, pour préserver « sa terrible virginité (sentie à l'Aube) de toute la prostitution diurne aux choses et aux actes<sup>304</sup> », tente désespérément de revenir à la NUIT de ces TEMPS avant le temps qui vit la « séparation de l'être et du connaître », pour en tirer, à la pointe de son Esprit, comme un Dieu, sa propre Lumière.

*Université Laval*

---

<sup>301</sup> *Cahiers*, V, p. 655.

<sup>302</sup> *Ibid.*, XV, p. 271.

<sup>303</sup> *Ibid.*, XXIII, p. 434.

<sup>304</sup> *Ibid.*, XV, p. 271.